

Le Judaïsme sépharadi, une revue transnationale d'expression française, (Paris, 1932 - Londres, 1966)

Nicole ABRAVANEL

Université de Picardie Jules Verne/ EHESS (Paris)

In memoriam

David Ross, ami aujourd'hui disparu

Peu référencé et peu étudié, marqué pourtant par une longévité remarquable, *Le Judaïsme sépharadi* [ou *J. S.*¹] représente un matériau très riche pour l'étude des Sépharades dans l'entre-deux-guerres, comme au-delà, jusqu'au cours des années soixante – et plus encore pour l'étude d'un processus d'affirmation et de revendication d'une conscience sépharadiste. Sa première livraison paraît à Paris le 1^{er} juillet 1932 en tant qu'organe mensuel de la Confédération universelle des Juifs Sépharadim que la revue ambitionne de revitaliser. Cette confédération s'était formée quelques années auparavant dans le cadre de la cristallisation d'un mouvement de contestation du leadership ashkénaze au sein du mouvement sioniste². La parution du *J. S.* s'étala régulièrement par-delà les crises des années trente jusqu'en avril 1940 et, survivant à la tourmente de la Shoah, il reparut brièvement à Paris à

1. *Le Judaïsme sépharadi* sera mentionné par ses seules initiales dans la suite de ce texte.

2. La Confédération a connu plusieurs étapes de transformation accompagnées de changements de dénomination : fondation à Vienne en 1925 ; redémarrage en 1932, à Paris, en relation avec la parution du *J. S.* ; élargissement en 1935 après l'adhésion de la communauté de Londres et une nouvelle mutation en 1951 avec la formation de la World Sefardi Federation, dont le siège, désormais unique, se fixa, après 1971, à Jérusalem.

la veille d'un congrès, puis pour un certain nombre d'années non plus à Paris mais à Londres, nouvelle tête de pont de la Confédération, à partir de 1953³.

La première série fut quasiment d'expression exclusivement française⁴. La seconde se présente comme une « revue bilingue ». Malgré la mention « texte anglais et français » et par-delà le changement de domiciliation, le français resta largement la langue prédominante. La nouvelle série du *J. S.* fut associée à une autre publication (*Kol-Sepharad*)⁵ à parution plus fréquente et à caractère multilingue plus marqué qui donnait place à des articles plus brefs, en espagnol et judéo-espagnol comme en anglais en sus du français, davantage ouverts sur l'actualité sociale, éditoriale et culturelle tant du jeune État d'Israël, que de l'Europe ou de l'Amérique du Nord et du Sud.

Un seul et même homme, en tant que rédacteur en chef et directeur, dirigea pendant la plus grande partie de leur parution ces deux périodiques : Ovdia Camhy⁶.

3. La Confédération ayant adopté le nom de Fédération séphardite mondiale ou World Sephardi Federation, la revue devint *Le Judaïsme séphardi*. La forme hébraïque est toujours usitée, sans que la translittération ne soit fixée. On en rencontre de multiples variantes dont nous avons respecté l'usage. À l'instar de « Sépharadi » dans *Le J. S.*, le substantif francisé « Sépharade » sera indiqué avec une majuscule pour tenir compte du parti pris ethno-culturel de la revue.

4. À noter de 1932 à 1940, l'absence presque totale de toute expression en langue judéo-espagnole dans *Le J. S.*, à quelques exceptions près : *Duerme, Duerme hermosa donzella [...]*, faisant état d'un publication d'Alberto Hemsí, *Le J. S.*, n° 5, déc., 1932, p. 74-75 ; *De boca del dio [...]* *Ya somos bendichos*, *Idem*, n° 14, oct. 1933, p. 206 et sq sur la liturgie de Simhat Torah. (Nicole Abravanel, «1930 à Paris, la mémoire chantée de Sépharad», *Andalousies, Le cheval de Troie*, 13, Bordeaux, 1996, p. 99-100). À partir de 1938, deux ou trois articles se réfèrent ponctuellement à une approche linguistique du judéo-espagnol et à quelques proverbes, voir *infra* note 110. À noter un unique article en espagnol, *Le J. S.*, n° 56, nov. 1937. *Le J. S.* ne se qualifia jamais comme « judéo-espagnol », préférant toujours l'expression plus englobante, « sépharadi ».

5. *Le Judaïsme séphardi* (1953-1966), « revue littéraire illustrée », de mensuel devint semestriel ; la revue *Kol-Sepharad* (1958 -1967), « revue d'information », parut huit fois par an.

6. Par ordre de parution, à titre non exhaustif : Richard David Barnett, Walter M. Schwab (sous la dir. de), *The Sephardi Heritage, Essays on the Historical and Cultural Contribution of Jews of Spain and Portugal*, World Sephardi Federation, Londres, Vol 1, 1971 et Vol 2, 1989 ; Gérard Nahon « Communautés espagnoles et portugaises de France (1492-1992) », dans Henry Méchoulan (sous la dir. de), *Les Juifs d'Espagne: Histoire d'une diaspora, 1492-1992*, Liana Levi, Paris, 1992 ; Michaël Studemundt-Halévy, «Salvacao no longinquo distante : O

Des collections très complètes sont consultables sur Paris, tant à la Bibliothèque nationale de France (BNF) qu'à celle de l'Alliance israélite universelle (AIU). Il est également possible de faire appel au fonds de l'Institut Ben Zvi à Jérusalem. Pour la première série uniquement, celle de l'AIU est plus lacunaire. La BNF possède le n° 8 de mars 1933 ainsi que l'année 1936, qui apparaît au catalogue de l'AIU, mais est actuellement perdu. Les collections d'après-guerre sont complètes : la continuation de la première série publiée à Paris, sous l'intitulé à peine modifié du *Judaïsme sépharadi*, de février 1950 (9^e année) à décembre 1951 (10^e année), en préparation du Congrès sépharadi mondial réuni à Paris en novembre 1951 ; ainsi que la nouvelle série domiciliée à Londres, de 1953 à 1966.

C'est à la première période, et donc la première série (pour ses livraisons courant de juillet 1932 à avril 1940), que nous sommes particulièrement attachée. Nous nous proposons, non de présenter un panorama complet de la matière très riche de cette publication, mais de faire ressortir son originalité au regard d'une autre revue qui parut à Paris dans l'entre-deux-guerres et qui, précédant d'une décennie la parution du *J. S.*, a pu initialement du moins être qualifiée de sépharade : la revue *Menorah*⁷.

congresso sefardita de Amsterdão en 1938, Portugal e os Portugueses de Hamburgo», *Revista de estudos judaicos*, n° 3, déc. 1996, p. 61-82. Article initialement paru en allemand et traduit en plusieurs langues, citation *infra* dans sa version anglaise ; Corry Guttschadt, *Die Türkei, die Juden und der Holocaust*, Assoziation A, Berlin-Hamburg, 2008, traduction anglaise à paraître ; Eva Touboul Tardieu, *Séphardisme et Hispanité, L'Espagne à la recherche de son passé*, (1920-1936), Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2009.

7. *Menorah*, *L'illustration juive* (oct.1922-août 1933). L'ensemble de ce travail n'aurait pas été possible sans l'aide de plusieurs collègues et amis. Nous tenons à remercier tout particulièrement René Benbassat pour nous avoir fait découvrir la richesse du *J. S.* ; Maurice Hasson pour nous avoir procuré des copies du *Compte rendu des travaux* de la Conférence balkanique et de *La Conférence mondiale des anciens combattants juifs* ; J.-Cl. Kuperminc, directeur de la bibliothèque de l'AIU, pour nous avoir fait connaître les « Archives Navon », ainsi que l'équipe de la bibliothèque; Gaëlle Collin pour nous en avoir confié de nombreux clichés ; le regretté Rober Attal de l'Institut Ben Zvi pour nous avoir conseillée. Nedjma Messaoudène et Xavier pour nous avoir accompagnée dans l'étude du positionnement de la communauté sépharadite de Paris à la veille de 1940 ; Yizhak Kerem (Université de Thessalonique) pour nous avoir informée sur le parcours de Moïse de Picciotto qui fut président de la Confédération ; Corry Guttschadt, (historienne et turcologue) pour nous avoir communiqué le dossier des *Procès Verbaux* de l'ACSDP de 1933 à 1940. Nos remerciements vont aussi à René Benbassat et Saby Soulam pour leurs précieux témoignages.

1. DANS LE SILLAGE DE LA REVUE *MENORAH*

1.1 *La liste Loupo*

La revue *Menorah* est en effet répertoriée dans la « Liste des journaux publiés par les Juifs orientaux d'origine sefardite dans le monde entier » établie par S. Loupo en 1925 dans le cadre de son rapport au Président de l'AIU sur la tenue de la « Conférence palestinienne », qui se tint quelques mois avant la réunion de la conférence fondatrice de la Confédération à Vienne⁸. Ce rapport très complet inclut un décompte démographique par pays de la population et un tableau des langues pratiquées⁹. Il atteste donc du caractère plurilingue du groupe sépharade, comme de l'importance de la presse comme vecteur majeur de communication et d'échange, donc d'auto-organisation horizontale d'un groupe assis sur un système communautaire transnational. A côté de 24 journaux en judéo-espagnol et d'un certain nombre de titres faisant usage de langues nationales modernes, nouvellement adoptées comme le bulgare (2 journaux) ou le serbo-croate (3 journaux), l'italien (1 journal), l'anglais (3 journaux), le grec (1 journal), l'hébreu moderne (1 journal en Grèce), etc., on décompte 12 journaux de langue française : 5 de Grèce, tous de Salonique (*La Tribune juive*, *Le Progrès*, *La Nation*, *Pro Israël*, *L'Aurore*) ; 4 de Tunisie dont 3 de Tunis même (*La Justice*, *La Voix d'Israël*, *L'Égalité*) et un de Sfax (*Le Réveil juif*) ; 2 d'Égypte, du Caire, *Israël* et *L'Aurore* ; et enfin, un titre unique pour la France et Paris : la revue *Menorah*.

Celle-ci est alors qualifiée de « sépharade » probablement principalement en raison directe de l'importante contribution d'O. Camhy¹⁰ ainsi que des

8. AAIU ISRAEL I C' 6 « Rapport du 25 mars 1925 ». Voir aussi « Lettre du 20 janvier 1925 de Loupo au président de l'AIU » ; « Lettre du 3 mars 1925 » ; « Lettre du 6 mars 1925 » ; Rapport (sans date) répertorié le 7 mars 1924 sur l'assimilation en Palestine » ; « Lettre du 17 mars 1925 dont copie de la résolution de la conférence palestinienne des représentants des communautés orientales du XVII Shevat 5686 » ; « Tableau du 15 mars 1925 de l'immigration en Palestine en 5684 (1923-1924) des israélites orientaux d'après leur pays d'origine (Sefardim). Par « âme », Loupo totalise pour cette période 30% de Sefardim [soit 3982] sur 70% d'Askénazim [sic].

9. Se fondant sur une conception extensive du monde sépharade conforme au projet sépharadiste de la Confédération, S. Loupo intègre en sus les titres en judéo-boukharien, judéo-persan, et judéo-marocain, parvenant ainsi au total de 60 titres.

10. *Menorah* indique comme directeur fondateur Ovadia Camhy, jusqu'au n° 28 (Jacques

liens qu'il entretenait tant à Paris qu'à Jérusalem – et ce malgré la participation prédominante de collaborateurs ashkénazes comme de la nature des sujets traités majoritairement¹¹. Camhy avait été approché par Weizmann pour lancer un journal à Paris. Il rappellera sa fonction de directeur-fondateur de cette revue dans son *Curriculum vitae* à de nombreuses reprises et celle-ci est accolée à sa signature du manifeste qui parut préalablement au lancement du *J. S.* dans son premier numéro. Cette référence place donc *Le Judaïsme sépharadi* directement dans le sillage de la revue *Menorah*.

1.2 Maquettes et « chemins de fer », description, comparaison

Dans les deux revues, maquettes et succession des rubriques apparaissent presque à l'identique. Concernant *Le J. S.*, l'organisation la plus fréquente des rubriques se présente suivant un déroulement assez régulier.

En premier lieu, l'« Actualité » proprement dite, qu'elle soit principalement réservée à la construction de la Confédération ou au monde juif en général, c'est-à-dire à la question de l'antisémitisme dont le vent souffle très fort, ou bien aux évolutions du mouvement sioniste et à ses dilemmes, et par là même au conflit judéo-arabe. Ces sujets apparaissent souvent sous un intitulé générique « Le monde juif à vol d'oiseau ». Sous couvert de divers pseudonymes, les articles sont alors le plus souvent de la plume d'O. Camhy¹².

En deuxième lieu, des rubriques consacrées aux « Arts et Lettres » qui font place à des articles bien illustrés par de nombreuses photographies. Les signatures sont plus variées. Ainsi celle de Gustave Kahn, critique d'art bien connu, qui a succédé à Camhy à la tête de *Menorah* ; ou celle d'Abraham Navon, directeur de l'École normale d'instituteurs de l'Alliance israélite universelle, renvoyant soit à des articles à facture littéraire (Navon

Calmy étant initialement rédacteur en chef).

11. La rédaction se félicite des collaborations rassemblées, *Menorah*, n° 2, p. 3. Très peu sont sépharades : pour moitié d'entre elles, françaises mais souvent issues de l'immigration, d'après Nadia Malinovich, *French and Jewish, Culture and the Politics of Identity in Early Twentieth-Century France*, The Littman Library of Jewish Civilization, Oxford, Portland, Oregon, 2008, traduit sous le titre *Heureux comme un Juif en France, Intégration, identité, culture* (1900-1932), H. Champion, Paris, 2010, p. 81.

12. Pour les divers pseudonymes dont Camhy fait usage (tels Intérim, Ben-Joseph, L.J.S.), voir *Le J. S.*, n° 15, déc. 1933, p. 233.

est lui-même écrivain et auteur de romans) ou à des articles de fond de caractère historique. On signalera, dans le premier numéro également, sa « Contribution à la fondation des écoles de l'Alliance » qui commence par une évocation de la vie du temps jadis à Andrinople et se continuera par l'œuvre de Joseph Halévy originaire de cette ville. Elle est accolée à une rubrique portant sur un passé plus ancien et présentant, comme dans de nombreux autres numéros « Les hommes qui ont illustré l'âge d'or du judaïsme ». Nous trouvons aussi des recensions d'ouvrages littéraires ou même, *in extenso* un conte ou deux comme « Le sphynx » d'Albert Adès, jeune auteur prématurément disparu dont on annonce la réédition du *Livre de Goha le simple*, préfacé par Octave Mirbeau¹³ (il s'agit d'une réélaboration du thème de Djoha – ou Goha – héros transterritorial dont les histoires se sont diffusées dans tout le Moyen-Orient et en Méditerranée).

En troisième lieu, une rubrique « Dans nos communautés » nourrie des échos de la vie des communautés sépharades de par le monde. Elle porte assez souvent prioritairement sur la communauté parisienne, mais pas toujours (ainsi l'article intitulé dans le premier numéro « Dans la communauté sépharadite de Paris » permet d'en saisir les différentes stratifications sociales, avec photo à l'appui d'une vente de charité¹⁴). Mais parfois le spectre géographique en est beaucoup plus large, comme en avril 1937 dans un long article sur plusieurs pages d'affilée : « Dans nos communautés, À l'étranger », traitant de la Syrie, l'Égypte, l'Algérie, l'Italie, la Libye italienne, Bayonne, Salonique et la Palestine¹⁵.

Le premier numéro, qui s'ouvre dans *Le J. S.* par un manifeste intitulé l'« Appel aux Sépharadim », s'était ouvert de façon parallèle par la présentation de « Notre programme » dans *Menorah*. Au plan formel, la

13. Albert Adès et Albert Jospivici, *Goha le simple*, Calmann Lévy, Paris, 1re éd. 1919, ouvrage qui connut de nombreuses rééditions (*Le J. S.* prend appui sur un succès de librairie).

14. *Le J. S.*, n° 1, juil. 1932, p. 16-18.

15. Pour exemples, chaque sujet illustrant un trait de la vie d'une communauté : la Béné-Bérith [*sic*, pour Bn'ai brith, conformément à l'orthographe usuel du Moyen-Orient] à Alep ; en Égypte, la question de la tolérance religieuse évoquée au Sénat égyptien ; à Tunis, violents incidents lors d'une conférence de Bernard Lecache, dirigeant de la LICA, 4 blessés ; en Grèce, des dockers juifs pour le port de Salonique ; à Bayonne, le centenaire de la synagogue ; en Libye italienne, la situation des Juifs ; Mussolini dans le quartier juif de Tripoli ; le roi d'Italie reçoit le grand rabbin de Rome, etc., *Le J. S.*, n° 52, avril 1937, p. 46-49.

succession des rubriques (le chemin de fer) est tout-à-fait identique. En tête, celles qui sont regroupées dans *Le J. S.* sous l'intitulé l'« Actualité », le sont dans *Menorah* sous celui de « La situation » (abordant principalement celle du monde sioniste, ses débats et son évolution). Suivent, dans les deux cas, des rubriques intitulées de façon souvent identique « Les Arts et les Lettres », avec, dans *Menorah*, un fort accent donné à la production picturale juive qu'illustre l'École de Paris, moindre dans *Le J. S.* où seules les œuvres des peintres sépharades (ou concernant le monde sépharade) sont promues¹⁶. Et nous trouvons dans les deux journaux des articles regroupés sous différents intitulés formant une même rubrique comme « Informations diverses », « Questions communales » ou plus largement, dans *Menorah*, « À travers le monde israélite ». Pour une analyse détaillée, on se reportera à l'article de Nadia Malinovich, « Une expression du “Réveil juif” des années vingt : la revue *Menorah* (1922-1933) »¹⁷.

La maquette des deux revues s'inspire en fait directement de celle de *L'Illustration*, le grand modèle du genre qui est la référence par excellence pour toute revue culturelle du temps. Lisible et efficace, elle ne cherchera ainsi aucunement à se singulariser par une grande originalité. D'ailleurs, le titre initial de *Menorah* n'avait été autre tout simplement que *L'Illustration juive*, titre que la rédaction dut abandonner au terme d'un conflit avec cette importante revue avec laquelle elle entendit rivaliser d'une certaine façon¹⁸. Quant au format du *J. S.*, assimilable à un « grand format », mais de dimensions plus réduites que son modèle, il est parfaitement homothétique à celui de *L'Illustration*. Enfin, si une livraison du *J. S.* se limite habituellement à seize pages et que *L'Illustration* en offre plus du double, on signalera que le

16. Comme Camille Pissaro, Modigliani, Max Nordau, Pascin, Bernard Smol, etc. Articles toujours amplement illustrés, signés Gustave Kahn pour la première année, Jacques Bielinki, ultérieurement, insistant sur le parcours biographique des artistes.

17. Archives Juives 2004/1 Vol. 37 ; Nadia Malinovich, *Heureux..., op. cit.*, p. 116 et sq.

18. « Le présent numéro est le dernier qui portera le titre d'*Illustration juive*. Nous avons dû, encore qu'il réponde très exactement à notre programme y renoncer [...] ». Dans un encadré « A nos lecteurs » : « Cette revue sera le reflet de toute la littérature juive tant sociale, philosophique qu'artistique: « les illustrations d'art [...] lui donneront un caractère encore plus vivant et plus artistique. Et encore « aucune des manifestations de la vie intellectuelle juive ne sera négligée ». *ibidem*, *Menorah*, n° 2, 15 sept.1922. p. 2 et 16.

volume total du *J. S.*, pour les seules livraisons des années 1930, dépasse très largement un bon millier de pages¹⁹.

1.3 Lectorat

Le lectorat des deux journaux, à l'origine du moins, fut apparenté. Celui de *Menorah*, pour les premières années, était en partie sépharade. En effet, on trouve en 1923 la référence à une feuille de quartier absorbée par *Menorah* : il s'agit du journal du premier noyau sépharade, situé dans le XI^e arrondissement de Paris, intitulé *Trait d'union*, dont le « contingent important des lecteurs et d'amis de la communauté orientale » est invité à rejoindre la revue²⁰ ; dès l'année précédente (et ce à partir du deuxième numéro de la revue), de longues listes de souscription en partie sépharades s'étaient étalées sur plusieurs colonnes pour soutenir l'érection d'un monument à la mémoire des Israélites orientaux morts pour la France²¹ ; ultérieurement, les conférences animées par le pôle sépharade des Saloniciens, centré sur le IX^e arrondissement de Paris (par différenciation avec celui des Stambouliotes plus modestes vivant dans le XI^e), furent, même rapidement, toujours soigneusement couvertes par des comptes rendus. On peut y trouver un certain écho des évolutions divergentes des groupements sépharades parisiens.

Dans l'ensemble, *Menorah* comme *Le J. S.* s'adresse à un public formé à un effort de lecture soutenu : les articles couvrent régulièrement deux à trois colonnes sans intertitre.

19. Louis Guéry, avec le concours du musée de la presse, *Visages de la presse, Histoire de la présentation de la presse française du XVII^e au XX^e s.*, Victoires éditions, Paris, 2006 ; Catherine Nicault, *La France et le sionisme 1897-1948*, « Une presse d'immigration aux ramifications diverses », Archives Juives 2003/1 (Vol. 36) ; *La France et le sionisme, une rencontre manquée, 1897-1945*, Calmann Lévy, Paris, 1992, p. 142.

20. *Menorah*, n° 8, juil. 1923.

21. La souscription porte initialement le projet d'une synagogue « [...] Souscriptions à envoyer à M. Rozanes, 2 rue de la Paix. ». « La photographie de la synagogue projetée montre combien les lignes du monument seront orientales : comme l'a dit le président Angel Pulido, il rappelle la fameuse aljama de Cordoue », *Menorah*, n° 2, 1922, p. 3-5 ; 30 sept 23, p. 108-109 ; 1^{er} nov. 1923, p. 112-213. En mai 1924, article sur 2 colonnes, l'achat d'un terrain est annoncé. C'est celui sur lequel s'élève aujourd'hui la synagogue Don Isaac Abravanel, rue de la Roquette.

Les publicités

Dans la période qui précède la disparition de la revue *Menorah* pour raisons financières en 1933, une élégante publicité des Fourrures Weil pour un manteau de vison, aux côtés d'annonces moins prestigieuses, s'étale en pleine page sur plusieurs numéros. Par comparaison, les publicités du *J. S.* (et donc ses soutiens immédiats) sont de caractère plus modeste sans pour autant viser un public véritablement populaire, tel qu'un périodique comme *Béné-Mizrah* tenta brièvement de le faire²². Nous remarquerons qu'un certain nombre d'entre elles privilégient le matériel électrique, domaine alors en expansion où nombre de Sépharades trouvent à s'investir²³. Une première indication nous est ainsi livrée sur le lectorat réel de ces périodiques : il serait principalement issu des couches moyennes ou aisées, à l'instar, une fois encore, de celui de *L'Illustration*. Leur vivier potentiel se situe dans un milieu de notables et de jeunes cultivés qu'elles ambitionnent de capter en les soustrayant à l'influence dominante des *Israélites* et éventuellement à celle de la presse du franco-judaïsme²⁴.

Cependant, *Le J. S.*, au moins théoriquement, n'ambitionne nullement de s'adresser à un public uniquement hexagonal, mais aux Sépharades du monde entier, et prioritairement à ceux de l'Empire français. Or, de facto, nous constatons que les annonces sont bien parisiennes. Le poids des circonstances a certainement freiné l'audience espérée par la revue au plan

22. *Béné-Mizrah*, organe de l'Association de la jeunesse israélite orientale et de l'Université populaire juive, voir n° 1, sept. 1930.

23. Aspirateurs, phonographes, TSE, dont l'usage n'est pas généralisé avant 1940, voir annonces publicitaires pour « Le Palais de l'électricité - Ets Donna », « La Lampe Adès » ou « Les Aspirateurs Diehl » (Ets E. Abravanel) en pleine page; et aussi pour l'agence « Palestine and Orient Llyod » reliant France et Palestine ; « la banque Saül Amar » (qui soutient l'activité de la Culturelle parisienne) ; « le Restaurant oriental Bouco », «La grande brasserie des diamantaires » ; « Édouard Schneeberg, rue de la Victoire » (Pompes funèbres) ; « Le cinéma Osso », et les éditions Rieder dont les parutions touchant au monde sépharade sont annoncées.

24. Dominique Schnapper, *Juifs et israélites*, Gallimard, Paris, 1980, p. 189 ; Perrine Simon- Nahum, *La cité investie. La science du judaïsme français et la République*, éditions du Cerf, Paris, 1992. A propos de la typologie du monde sépharade, voir une remarque d'Abraham Navon : « La partie vivante et intelligente fut de tout temps la classe moyenne » (celle alors investie dans le commerce des tissus et des denrées orientales), *Le J. S.*, 1932, n° 1, p. 9. Et sur sa sociabilité spécifique Gérard Nahon, art. cit. p. 137.

international, en particulier dans les anciennes métropoles de Salonique ou d'Istanbul, et l'a orientée vers une couche plus circonscrite de notabilités. Toutefois, nous notons aussi une correspondance avec *La Luz* de Buenos Aires et le n° 22 du *J. S.* en 1934 signale dans un encadré en troisième de couverture : « Des abonnés de Syrie, Palestine, Turquie, Roumanie et Buenos Aires nous doivent depuis longtemps le prix de leur abonnement, nous les prions de s'acquitter de cette dette le plus rapidement [...] ».

Souscriptions

Ainsi donc, sans l'être exclusivement, le lectorat premier fut essentiellement parisien. Diverses listes de souscription en faveur de la Confédération permettent au fil des livraisons de se faire une idée du réseau effectivement couvert par *Le J. S.* (l'adhésion à la Confédération donnait automatiquement droit au service de la revue) comme des modalités de son équilibre financier²⁵. Pour la première année, une vingtaine d'individualités participent à la souscription. C'est un nombre restreint. Elles sont pour la plupart installées à Paris, nous en connaissons le nom et le profil, elles souscrivent à hauteur de 50 à 2500 frs ; la communauté de Bucarest pour près de 5000 frs, de même l'association palestinienne sépharadite de Manchester ; l'organisation des Juifs sépharadites de Belgrade pour une somme inférieure de moitié environ. Ultérieurement, ce sera largement à travers l'appui des communautés que l'équilibre financier de la Confédération pourra être préservé, et ce particulièrement grâce au support de la communauté londonienne.

En raison de la faible contribution financière de la communauté parisienne, nous reviendrons sur nos études antérieures. Nous appuyant sur une réaction d'Ovadia Camhy parue dans *Menorah* en 1930²⁶, nous avons laissé entendre que celle-ci pouvait avoir été chargée globalement d'engendrer la Confédération rénovée, et partant sa revue, *Le J. S.* La lecture des *Procès Verbaux* de cette communauté, auxquels nous avons eu depuis accès,

25. *Le J. S.*, n° 13, juil.-août 1933, p. 180 (trois premières listes).

26. Nicole Abravanel, « Paris et le séphardisme ou l'affirmation sépharadite à Paris dans les années trente », dans *Hommage au Professeur Haim Vidal Sephiba*, Winfried Busse, Heinrich Kahring, Moshe Shaul (sous la dir. de), Peter Lang, Sephardica 1, Berne, 1996, p. 508 ; « Mémoire, espace et affirmation sépharadite dans l'entre-deux-guerres », DEA sous la direction de Maurice Kriegel, EHESS, Paris, 1997 (à paraître).

suggère une autre chronologie. Ce n'est pas la communauté parisienne qui a enfanté la réorganisation de Confédération, mais l'inverse : c'est le projet de réorganisation de la Confédération dont il était envisagé de fixer l'exécutif à Paris qui donna lieu à une structure communautaire unifiée (permettant le dépassement partiel des tensions sociales qui la caractérisent et qui s'avèrent persistantes entre ses différentes composantes²⁷). Ultérieurement, quand des dissensions se marquent entre le grand rabbin, le Dr N. J. Ovadia (pour sa part très investi dans le projet de construction de la Confédération) et les dirigeants de cette communauté, en particulier avec son président, le Dr Modiano (plus proche des milieux *israélites* français), on y décèlera, par-delà les conflits de personnes et le contexte économique difficile des années 1930, des divergences de nature idéologique quant au bien-fondé et à l'importance d'un mouvement transnational autonome, donc unificateur, du monde sépharade²⁸. Pour mémoire, nous rappellerons que la revue *Menorah*, quant à elle, lancée initialement avec le soutien de Weizmann en 1922, mais qui ne s'appuya pas sur un réseau de type communautaire, ne survivra pas à la crise et disparut en 1933, faute de ressources financières.

1. 4 Titrage des revues et choix idéologiques

Les titres adoptés par ces deux périodiques marquent d'emblée des différences d'option. *Menorah* adopte le symbole juif bien connu du chandelier à sept branches du Temple de Jérusalem, donc de la renaissance nationale et ici du « réveil juif », thématique à l'œuvre depuis les années 1920 pour la France, étudiée par Michel Abitbol, et développée par Nadia

27. Pour un tableau des stratifications sociales au sein de la communauté sépharade et de leur traduction dans l'espace parisien, voir article signé J. Bielinki à l'occasion de l'organisation des fêtes de Tichri qui prend en compte une forte hiérarchisation des divers groupements, *Le J. S.*, n° 4, nov. 1933, p. 66.

28. La contribution de la Culturelle parisienne, très endettée, est limitée à 25 £ seulement en 1938, En revanche, elle abrite gratuitement les locaux de la Confédération. Le Dr Modiano, président du Conseil de l'ACSDP, le rappelle pour proposer de supprimer toute subvention, voir *Procès Verbaux* de l'ACSDP de 1933 à 1940 (livre n° 3), s.d. On observe de fortes dissensions entre le Dr Modiano et le grand rabbin Ovadia, voir la lettre de Salvator Abravanel au Dr Modiano parue sous le titre « Solidarités entre communautés », *Le J. S.*, n° 25, janv. 1935, p. 10,

Malinovich²⁹. La revue *Menorah* s'inscrit dans l'ensemble du projet sioniste. Le titre du *J. S.*, lui, vient signifier une perspective plus nuancée. Il fait apparaître une volonté transnationale à vocation sépharadiste.

Le titre principal s'étale largement. L'emploi du singulier, de même que la composition graphique en arrondi, affiche clairement la volonté d'unité et de rassemblement. On doit remarquer que l'emploi du terme « sépharadi », dans un sens quasiment ethnique, et non pas purement rituel, est une nouveauté qui s'impose en 1925 avec la formation de la Confédération. Camhy le rappellera en 1935 : « Pour une partie du public juif, il n'existait pas de problème sépharade, le mot même était inconnu de la plupart avant 1925 », c'est-à-dire avant la Conférence fondatrice de la Confédération³⁰.

Le deuxième sous-titre, par contre, est en caractères hébraïques bien visibles, mais non traduits *Yediyoth Sephardioth*, ce qui signifie « Nouvelles sépharades ». Il est formulé au pluriel. Nous remarquerons que, contrairement à l'usage, ce sous-titre n'est pas une traduction du titre français du *J. S.* Il marque la volonté de faire appel aux nombreuses diversités des noyaux sépharades et à ses divers ancrages et récuse, par avance nous semble-t-il,

29. Michel Abitbol, *Les deux Terres promises, les Juifs de France et le sionisme*, Olivier Orban, Paris, 1989.

30. « Au Seuil de 1935 », *Le J. S.*, n° 25, janv. 1935, p. 1. C'est en 1925 que le terme apparaît pour la première fois en lieu et place de « Israélites orientaux » dans le compte rendu de la conférence fondatrice de la Confédération (désigné dans l'article comme « congrès ») « Au congrès des Juifs sefaradims - Vienne - ». « Le congrès universel du judaïsme sephardi a été inauguré le 13 août avec grande cérémonie à la synagogue turque illuminée et décorée de fleurs pour la circonstance. Trois cent délégués des communautés séphardites de diverses parties du monde ont pris part aux travaux de l'assemblée [...] M. Nahoum Sokolov, président de l'organisation sioniste universelle est venu exprimer ses vœux au nom de l'organisation, formulant l'espoir que le Congrès décidera de prendre part au congrès sioniste en y envoyant des délégués » *Menorah*, n° 16, 1^{er} sept. 1925, p. 251. Dès avant, le terme a été en usage dans la presse d'Amérique du Nord. Voir une « campagne sépharade » portée par le journal *La America* pour se distinguer des « Orientaux » ou « Ottomans », comme des Ashkénazes, Devin E. Naar, « Reformuler l'identité, réinventer la patrie, Juifs de langue judéo-espagnole en Amérique, entre Salonique et *Sepharad* », *Esther Benbassa (dir), Itinéraires sépharades, Complexité et diversité des identités*, Presse de l'université Paris-Sorbonne, 2010, p. 63-78. Pour des titres nés dans la foulée immédiate de la formation de la Confédération : *Boletín de la Confederación Universal de los Djudios sefaradim*, (Executive Committee Sephardic Jews Universal Confederation) 1926-1928 ; *The Sephardi Bulletin* (The Spanish & Portuguese Jew's Congregation,) Londres, 1947, dans Gad Nassi (éd), *Jewish Journalism and Printing Houses in the Ottoman Empire and Modern Turkey*, Isis Press, Istanbul, 1^{re} éd. 2001, p. 56. et sq.

toute mise en cause pour centralisation outrancière. Le tout est bientôt surmonté d'un *Magen David*, associé à un double système de datation (selon le calendrier hébraïque et selon l'ère chrétienne), venant rappeler la fidélité à la tradition et l'ancrage initial dans le courant sioniste.

2. DE L'AUTONOMISATION D'UN COURANT TRANSNATIONAL SÉPHAR- DISTE

1.1 Un jalon significatif : la Conférence balkanique des Juifs Sépharadim (Belgrade, 1930)

Après 1925 et les initiatives fondatrices de la Confédération à Jérusalem et à Vienne, les années suivantes, l'activité de la Confédération s'était trouvée de facto quasiment paralysée au plan international, ce qui explique le constat négatif porté par l'historiographie à l'encontre de son bilan³¹. Or *Le J. S.* se réfère expressément à la tenue d'une « Conférence des Juifs Sépharadim des pays balkaniques » à Belgrade les 28 et 29 mai 1930, initiative qui, en termes organisationnels, précéda directement son lancement à Paris³². Convoquée par la communauté de Belgrade qui prenait appui sur les potentialités du monde sépharade au plan régional, cette conférence avait repris le flambeau.

Dans quel contexte ? Il faut se souvenir de l'agitation nationale-diasporique qui avait marqué le judaïsme yougoslave de 1924 à 1928, lors de « la dispute de Sarajevo »³³. En avait témoigné la déclaration suivante d'un dirigeant sépharade à la tribune d'un meeting de la Fédération des sionistes de Yougoslavie : « Nous ne voyons pas dans la judéité deux pôles, ni ne

31. Esther Benbassa et Aron Rodrigue, *Juifs des Balkans*, La Découverte, Paris, 1993, p. 256-57, L'histoire de la Confédération n'est pas poursuivie au-delà de la fin des années 1920, comme si elle n'avait pas eu de suite ; Eva Touboul Tardieu, *op. cit.*, la poursuit par contre jusqu'en 1936 en se référant au *J. S.*, p. 174-175, 254, 260, 326-340.

32. Dans *Le J. S.*, 1932, n° 1, p. 3-4, la publication d'une brochure est évoquée : il s'agit de la *Conférence des Juifs Sépharadim des pays balkaniques, tenue à Belgrade les 28 et 29 mai 1930, Compte rendu de travaux* (s.d). [127 p.] (voir, p. 50, un historique des tout premiers pas du mouvement). Pour un résumé de cette conférence, *Le J. S.*, n° 8, mars 1933, p. 128.

33. Harriet Pass Friedenreich, *The Jews of Yugoslavia, A Quest for Community*, Jewish Publication Society of America, Philadelphie, 1979, p. 146 et sq ; Esther Benbassa (1993), *op. cit.*, p. 249-259. Pour une mise en relation avec l'histoire de la communauté parisienne, Nicole Abravanel, « Paris et le séphardisme ... », art. cit., p. 508.

reconnaissons d'un côté le sionisme, de l'autre l'assimilation. Notre vie est pleine de vitalité. Pour nous le centre et le pivot ne peuvent être cherchés dans l'organisation sioniste. A l'extérieur aussi il y a une vie juive nationaliste ». Nous pouvons penser que la pomme de discorde, en s'atténuant, ne s'était pas complètement éteinte entre tenants du national-diasporisme et sionistes purs et durs, partisans du mouvement sioniste officiel, et que ceci explique le soutien constant apporté au projet panséphardiste du *J. S.* par la plupart des communautés des Balkans et en particulier par le dirigeant de Belgrade, Lazar Avramovitch. Alors que *Menorah* se proposait d'appuyer le courant sioniste dans les années 1920, en l'adaptant aux réalités du monde français et francophone, *Le J. S.*, sans rompre formellement avec lui, a prétendu soutenir une dimension nationalitaire (on dirait de nos jours identitaire) panséphardiste. Harriet Pass Friedenreich en analyse les racines en Yougoslavie comme suit :

L'identification nationale pour les Juifs de Yougoslavie n'était pas limitée [...] à un choix entre assimilation, adoption de la nationalité serbe, croate, hongroise ou le sionisme. Une autre alternative se présentait, particulièrement parmi les Sépharades, en l'occurrence, le nationalisme diasporique. Pour la majorité des Sépharades, l'idée que les Juifs forment une nationalité séparée ne leur était pas étrangère [...] Préservant l'héritage des millets ottomans, et élevés dans une société multi-ethnique, parmi les Bosniaques musulmans, les Croates catholiques et les Serbes orthodoxes, ils se concevaient eux-mêmes, consciemment ou inconsciemment, Juifs de nationalité...³⁴

La lutte ouverte entre partisans d'un sionisme radical et tenants du nationalisme diasporique séphardiste n'excluait cependant pas un accord consensuel pour appuyer la colonisation en Palestine et le Foyer national juif, comme l'avait aussi prévu la conférence fondatrice de la Confédération à Vienne en 1925. Il faut cependant comprendre que, si la querelle à Sarajevo même s'était apaisée dès la fin des années 1920, les questions en jeu dépassaient largement le contexte immédiat de la Bosnie puisqu'on en

34. Esther Benbassa, *op. cit.* « le séphardisme, une autre forme de national diasporisme ». p. 249 et sq.

trouve trace dans les mêmes années au Caire³⁵. Elles rejaillirent à Belgrade sous forme d'un conflit avec la représentation bulgare, qui était proche de la direction sioniste, lors de la session d'ouverture de la Conférence balkanique : la question n'était donc ni conjoncturelle ni seulement locale, mais bien programmatique.

À Belgrade, plusieurs messages de leaders sionistes, dont Weizmann, ont salué l'ouverture de la Conférence. Cependant le seul fait de tenir une réunion séparée des Sépharades montre (de même que lors de la Conférence fondatrice de Vienne) un processus d'autonomisation vis-à-vis de la direction sioniste, qui n'est d'ailleurs, cette fois-ci, ni présente ni représentée. La réaction du représentant bulgare refusant de siéger *ès qualité* et de cautionner la Conférence, malgré l'organisation d'une réunion préliminaire pour tenter d'aplanir le différend (dont le P. V. est intégré au *Compte rendu*) révèle la profondeur des divergences et la potentialité d'une issue séparatiste. La voie était ouverte pour une évolution indépendante de la Confédération, au plan organisationnel et idéologique, vis-à-vis du mouvement sioniste. Le télégramme lu à la tribune émanant du Consistoire central des Juifs de Sofia campant ses positions était clair : « Impossible accepter vos conditions insistons notre première proposition ». Bien que calqués sur la formule défendue par Weizmann pour l'Agence Juive en son temps, les propos du grand rabbin Nissim Ovadia sont aussi sans ambiguïté aucune (c'est lui qui, faut-il le rappeler, avait accueilli dans sa synagogue à Vienne la Conférence fondatrice en 1925). La Confédération doit rassembler « sionistes et non sionistes ». La diaspora doit donner son appui au sionisme : la Confédération ne doit pas seulement rassembler des sionistes purs et durs, se préparant à émigrer en Palestine. Ce sont donc les frontières de l'organisation qui sont en cause. S'il n'y eut pas de décisions définitives, des axes fondamentaux de l'orientation sont d'ores et déjà dégagés concernant les domaines d'activité auxquels la Confédération devrait s'adonner.

En premier lieu : aider les Sépharades de Palestine qui sont considérés comme délaissés. A ce sujet, le ton du rapport introductif de Moïse de Picciotto, président de la Confédération, est extrêmement incisif et

35. *Menorah* reproduit un article du journal *L'Aurore* du Caire qui évoque « une agitation ». La volonté de se prémunir contre toute menée scissionniste apparaît. Voir un article évocateur, « Aschkénazim et Séphardim, les opinions de M. Ussischkin » qui reflète les tensions et les préjugés existants, *L'Aurore*, 9 janvier 1925.

particulièrement critique à l'égard de l'Exécutif sioniste. On trouve les expressions « lésés » (p. 58), « victimes d'injustices » (p. 54), « considérés comme quantité négligeable » (p. 31 et 56), pour qualifier conditions d'immigration comme de colonisation des Sépharades en Palestine, et ce particulièrement après les violences de 1929 dont les Sépharades furent, à Hébron par exemple, les principales victimes (p. 61)³⁶. En deuxième lieu, dans la droite ligne du positionnement initial de la Confédération, relever le niveau culturel du monde sépharade (p. 25) ». Troisièmement : être des « médiateurs » dans le conflit judéo-arabe. S'appuyant *verbatim* sur les propos tenus par Weizmann au XIII^e congrès sioniste (p. 61), Moïse de Picciotto, déclare « Nous devons attirer l'attention de l'exécutif sioniste et du public sur l'importance des Sépharadim pour la reconstruction de la Palestine et pour l'entretien de relations avec les Arabes (p. 71) »³⁷. Enfin, un point fut débattu portant sur le transfert du centre initialement prévu à Salonique pour la diaspora (conjointement à celui de Jérusalem) vers Paris, de façon à ce qu'un « Comité central de la diaspora » puisse devenir réellement opératoire, sans qu'aucune décision ne transparaisse clairement dans le compte rendu (p. 52).

36. *Conférence des Juifs Sépharadim...*, *op. cit.*, p. 54-55 et sq.

37. La même année 1930, Ovadia Camhy (qui n'est pas présent à la Conférence balkanique) planifia deux rencontres entre Weizmann et de hauts responsables du monde arabe. La première avec le roi Abdullah de Jordanie, en avril. Elle fut annulée pour des raisons de sécurité. La seconde se tint le 14 novembre 1930 entre Weizmann et l'ancien khédive (vice-roi) Abbas Hilmi, chef du Conseil Islamique à Paris, au Palais d'Orsay, « Une page d'histoire inédite : Une occasion d'entente judéo-arabe manquée », *Le J. S.* n° 1, fév. 1950 (9^e année), p. 6-7 et n° 2, mars 1950, p. 22-23. Voir aussi le témoignage d'Elie Eliachar (futur président de la Confédération) : « Il fut un temps où de jeunes hommes nés dans le pays comme Itamar BenAvi, Asher Sapir, Ovadia Camhi, Jacques Calmi [secrétaire privé de Weizman] ont fait leur maximum pour aider Weizman à tisser des liens avec les notabilités palestiniennes et leaders d'autres pays arabes... Au début, il y avait des gens à la direction qui avaient des contacts considérables avec les Arabes. Ce groupe d'hommes incluait Moïse de Picciotto [qui fut le premier président de la Confédération, le Général Bianchini, un érudit juif et un orientaliste, d'origine italienne, le rabbin de Sola Poole, un Américain célèbre », cité dans Nicole Abravanel, « Elie Eliachar ou les prises de position d'un sépharade dans l'entre-deux-guerres », *Hommage à Jean-Marie Delmaire, Tsafon*, n° 50, automne 2005-hiver 2006, p. 153 et sq.). Citation d'après Philip Gillon, *Israelis and Palestinians Coexistence or the Credo of Elie Eliachar*, Gaalyah Cornfeld publisher, Tel Aviv, 1977, p. 56-59.

2.2 Les fondateurs : des transnationaux

La parution du *J.S.*, comme souvent pour les périodiques du temps, tout particulièrement pour ceux du monde judéo-espagnol³⁸, a certes relevé principalement de l'activité d'un homme seul (son rédacteur en chef et directeur), mais pas uniquement. Le fait mérite d'être relevé. Camhy s'est appuyé sur une équipe. Contrairement au programme paru dans le premier numéro de *Menorah* qui n'émane que de la rédaction, l'« Appel aux Sépharadim » reproduit en première page du premier numéro en juillet 1932, mais lancé dès février, est signé de plusieurs personnalités. C'est à elles que Camhy attribue directement le lancement de l'entreprise et son mérite :

Nous avons dit et écrit que le transfert du siège à Paris était motivé par le fait que plus de 400 000 Sépharadim habitaient la France et ses colonies. Cela est vrai en partie ; ce qui est plus vrai et peu connu, c'est que le hasard a réuni dans la capitale française cinq ou six personnes venues de pays différents et qui avaient toujours été hantées par le spectacle désolant de l'état spirituel des Sépharadim d'aujourd'hui... Le phénomène le plus curieux n'est peut-être pas que les Sépharadim n'aient pas répondu [au lancement de l'« Appel au Sépharadim » depuis février 1932], mais que quelques-uns aient entrepris ce travail, et qu'ils y aient persisté malgré l'évidence de leur échec³⁹.

Chacune de ces « cinq ou six » personnalités représente un axe d'un espace en réseaux qui forme le soubassement de l'entreprise. Dans le cadre de cet article, il est évidemment impossible de développer des biographies complètes pour chacune d'entre elles, mais il reste cependant nécessaire de fournir quelques éléments les concernant. Nous évoquerons d'abord deux d'entre elles qui ont pris la parole à Belgrade parce qu'elles assument un rôle historique dans l'histoire de la Confédération.

38. La presse judéo-espagnole, support et vecteur de la modernité, *La Prensa judeoespañola como vehículo y motor de la modernidad*, Journée d'études organisée sous la responsabilité de Rosa Sánchez (Université de Bâle) et de Marie-Christine Bornes Varol (CERMOM / INALCO), INALCO, Paris, jeudi 10 mars 2011. (A paraître Istanbul Libra, 2013).

39. Rapport de M. O. Camhy, *Le J. S.*, n° 31-32-33, juil.-août-sept. 1935, p. 115. Les noms de N. Ovadia, W. Oualid, A. Navon, O. Camhy apparaissent dans la manchette du *J. S.* comme formant le comité de rédaction. (S. Abravanel est décédé à l'automne 35). Liste du nouveau comité central, p. 136.

Moïse de Picciotto

En premier lieu, son premier président, Moïse Daniel de Picciotto : d'une famille d'origine livournaise, il représente particulièrement l'axe Alep-Jérusalem-Manchester-Paris. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, cet Alépin d'origine (son grand-père est consul de France à Alep⁴⁰) est installé à Jérusalem (décembre 1919 – mars 1920). Il est alors responsable pour les affaires arabes auprès du *Vaad Hatzirim*⁴¹. Il migre à Manchester et c'est comme délégué de cette ville (haut lieu d'immigration pour les Juifs d'Alep) qu'il participe à la Conférence mondiale des Juifs Sépharadim de 1925. Il fut alors à la fois désigné comme président de la Confédération et président de son comité central fixé à Jérusalem. Il devint président du comité central exécutif de la diaspora à partir de 1932 quand il s'établit à Paris. Il est présent à Londres lors de la conférence qui s'y tint en 1935. Il avait représenté les Sépharades d'Eretz Israël à la Conférence balkanique de Belgrade en 1930 et y était intervenu en tant que président. À Paris, il participe aux activités de la Confédération comme à celle de la communauté parisienne⁴². On trouve dans le n° d'août-septembre 1934 du *J. S.* un encadré : « Vœux de M. et Mme Picciotto à l'occasion des fêtes à tous leurs amis de France, Angleterre, Syrie, Égypte et ailleurs ».

Moïse de Picciotto ne fut pas un collaborateur effectif véritablement régulier du *J. S.* Le périodique lui doit cependant des témoignages importants, dont un reportage sur sa visite à un village collectif de familles sépharades installées à l'initiative de la Confédération en Palestine, et des rapports d'ensemble très documentés sur leur situation difficile⁴³. Nous

40. Pour une étude du déclin de cette communauté, le percement du canal de Suez détournant pour partie les échanges au détriment des 25 000 Juifs locaux (« Les plus importants d'entre eux détenaient le monopole des affaires commerciales avec l'Europe [précédemment]») *Le J. S.*, n° 7, fév. 1932, p. 110-111. Les Picciotto sont cités, associés à un fond de bienfaisance qui porte leur nom.

41. Représentation sioniste auprès des autorités mandataires, Abraham Haim, *Particularity and Integration, The Sephardi Leadership in Jerusalem Under British Rule (1917-1948)*, Jerusalem, Carmel, 2000, p. 356 [en hébreu].

42. En 1935, il laissera la présidence de la Confédération qui est partagée entre Nissim Ovdia de Paris et Nunes da Costa de Londres, *Le J. S.*, n° 31-32-33, juil.-août-sept. 1935, p. 135.

43. « Colonisation sépharadite en Palestine à Kefar-Hittim », reportage avec photographies

trouvons, de plus, trace des liens établis avec les groupements sépharades avec lesquels il était en contact : Alep (dont la communauté soutiendra l'effort du *J. S.*), Jérusalem (M. de Picciotto y participe aux instances tant sionistes qu'à proprement parler sépharades), Manchester qui soutient aussi le nouvel effort de la Confédération, sans omettre bien évidemment Paris. À lui seul, il illustre donc parfaitement le lien vital avec la Palestine, où il retourne à la fin des années trente. Il repartit pour Jérusalem et, en 1939, y devint président honoraire de l'Union nationale des Juifs Sépharades.

Le grand rabbin Nissim Ovadia

La deuxième personnalité, qui n'est pas la moindre, est Nissim Ovadia. Le Consistoire lui attribue même le premier rôle⁴⁴. Le grand rabbin Ovadia s'est installé à Paris après un voyage en France en 1928 et il y est devenu grand rabbin de la communauté sépharade, unifiée sous le nom d'Association culturelle sépharadite de Paris (ACSDP). Le parcours d'Ovadia et son réseau personnel prennent appui sur l'Europe centrale, mais une étude plus serrée devrait pouvoir prouver l'origine des liens qu'il avait tissés avec l'Italie, et par là même avec Rhodes où se situe une communauté sépharade fort active qui sera engloutie par la Shoah. *Le J. S.* lui doit des articles sur la situation des Juifs d'Italie dans les années 1930 et l'adhésion des communautés juives à la Confédération (l'attitude d'Ovadia apparaîtra ambiguë pour qui chercherait à construire en termes politiques des frontières nettes)⁴⁵. Il entre en relations avec la communauté de Londres où il se rend pour nouer les premiers contacts officiels au compte de la Confédération et, ultérieurement, avec les communautés sépharades des États-Unis où il trouve refuge en 1940, poursuivant son travail de fédérateur.

à l'appui signé de Moïse de Picciotto sur les Sépharades en Palestine, *Le J. S.*, n° 10, mai, 1933, p. 150-153 : « A Kfar-Hittim, on put y installer quelques huit familles sur les 25 prévues [...] ».

44. Dans un document émanant du Consistoire, Nissim Ovadia est qualifié de séparatiste. Par contre dans la nécrologie parue dans *Le J. S.* après-guerre, il est qualifié d'« unificateur ».

45. Concernant la relation avec l'Italie et cet aspect du rôle de Nissim Ovadia, voir « Felice de Ravenna est venu apporter l'adhésion des communautés juives d'Italie », *Le J. S.* n° 22, août-sept. 1934, p. 105 ; et en pleine page « Un message pour *Le J. S.* du Dottore Angelo Sacerdoti [Grand rabbin de Rome] ».

Sa trajectoire l'a porté d'Andrinople (où il est né) vers Jérusalem où il reçut sa première formation dans une *Yeshiva* de langue allemande, à la fois traditionnelle et moderne, « nationale », inscrite dans le cadre du nouveau *Yishouv* naissant. Remarqué alors pour ses dons, il fut envoyé à Vienne pour s'y former et prendre la succession du *Gaon* de la communauté sépharade. Grand rabbin, il assumera cette fonction quinze années durant avant de partir pour Paris. C'est lui qui avait reçu dans sa synagogue la conférence qui, après une première réunion sépharadiste à Carlsbad en 1923⁴⁶ avait officialisé la naissance de la Confédération à Vienne en 1925. Il deviendra en 1932 vice-président de son exécutif parisien. On aurait tort cependant de lui attribuer le seul premier rôle. En effet, le renouveau de la Confédération ne fut pas le produit de la Communauté française, mais à l'inverse comme nous venons de le dégager, c'est l'impulsion spécifique de type largement national-diasporique donnée à la Confédération, à la limite séparatiste, dont N. Ovadia fut un des principaux instigateurs, qui permit de constituer la communauté parisienne comme un cadre unifié et de la vivifier. N. Ovadia s'appuya sur un maillage transnational qui le dépasse et dont l'initiative de 1925 était déjà porteuse. Celle-ci intervenait en effet dans le contexte de l'héritage culturel et de la fermentation de ce centre du judaïsme sépharade qu'avait été la métropole viennoise pour l'ensemble des Balkans. Le grand rabbin Ovadia est porteur de cet héritage. À Paris, sa Conférence inaugurale de la nouvelle synagogue, ouverte rue Saint-Lazare, portera sur le séphardisme, son histoire et sa culture.

Ovadia Camhy

Pour sa part, il représente en premier lieu l'ouverture vers le Moyen-Orient (de l'Égypte à la Syrie en passant par la Palestine). Né à Hébron d'une famille d'Istanbul, son père était rabbin. Il fit ses études à Istanbul, puis après un séjour à Jérusalem où il se partagea entre ses tâches d'enseignant et de jeune journaliste, il est exilé à Damas par les Turcs... Installé à Paris, plus anciennement que les autres porteurs du projet sépharadiste, il y vit depuis 1919 où il est le correspondant pour un des premiers journaux en hébreu de

46. Voir *Menorah* « La conférence de Carlsbad. Sous-titre : une enquête sur l'Agence Juive », 1923.

Jérusalem, *Doar Hayom*. Il est contacté alors par Weizmann pour fonder un nouveau journal qui prendra le titre de *Menorah*⁴⁷. Il mettra ultérieurement son expérience professionnelle et l'arme du journalisme au service de la Confédération. Il connaît très bien la question judéo-arabe⁴⁸. En 1925, il joue les cicérones en Palestine et organise une croisière à l'occasion de l'inauguration de l'université hébraïque⁴⁹. Homme de culture, parfaitement plurilingue, traduisant la poésie hébraïque, fin connaisseur de la liturgie du monde sépharade comme du judéo-espagnol, il est l'auteur de plusieurs études et d'un roman de langue française⁵⁰.

Abraham H. Navon

Son principal collaborateur sera Abraham Navon. *Le J. S.* nous renseigne sur sa biographie :

Ancien élève de l'école de l'AIU à Andrinople. À 16 ans il fut envoyé à l'école normale de Paris. Il débuta comme professeur à Tunis, puis devint directeur dans cette ville. Après avoir passé en Bulgarie puis à Tripoli, il administra l'école de Jérusalem, puis celle de Constantinople. En 1911, c'est-à-dire trente ans après en être sorti, il devint directeur de l'École normale israélite orientale [ou ENIO]⁵¹

Par sa fonction, comme par ses expériences professionnelles, A. Navon a le lien avec l'ensemble du maillage de l'Alliance, tant passé que présent. C'est une personnalité importante pour le réseau sépharade allianciste, dont

47. Haïm Vidal Sephiha, « Un grand Judéo-espagnol, Ovadia Camhy, nous a quittés », *La Terre retrouvée*, n° 1, sept. 1983; « Comment j'ai connu le docteur Weizmann », *Le Judaïsme sépharadi*, n° 2, mars 1950 (9e année), p. 23.

48. « An Attempted Agreement between Jews and Arabs », *Hed Hamizrah*, n° 25-28, 1950, p. 118 [en hébreu].

49. *Menorah*, n° 7, 1^{er} avril 1925, p. 105 ; n° 8-9, 1925,

50. Sur l'activité littéraire et éditoriale de Camhy, Barnett, *op. cit.* vol. 1, 1971, p. 67-68 ; et vol. 2, 1989, p. 638-639 ; *La sauveuse, Roman d'amour et de religion*, Itamar Ben-Avi pour la version hébraïque et O. Camhy pour la version française, Sion, Paris/Jérusalem, 1931.

51. D'après l'article « Fête du 65^e anniversaire de la fondation de l'école Normale israélite orientale », n° 2, août 1932, p. 34.

l'histoire reste à écrire pour ce qui est des judéo-espagnols. Il a laissé des archives qui ont été retrouvées à Moscou et que l'on peut parcourir à l'AIU, dont une bonne part concerne *Le J. S.* et quelque peu *Menorah*⁵². Il est l'auteur de plusieurs romans de langue française imprégnés de l'atmosphère ancienne d'un monde sépharade en pleine mutation, qui furent récemment réédités : *Joseph Pérez, Juifs du ghetto* et *Tu ne tueras pas, roman de mœurs judéo-espagnoles*⁵³. Sa connaissance de l'histoire de l'AIU lui a fait écrire une histoire de l'ENIO, qui est en réalité une histoire générale de l'Alliance, mais à l'intérêt de comporter de surcroît de vivants portraits et récits de vie d'instituteurs⁵⁴.

Salvator Abravanel

On ne peut omettre S. Abravanel, ardent promoteur du journal, à qui Camhy empruntera la formule : « le journal, c'est l'idée ». Chaque abonnement, pour lui, est synonyme de victoire⁵⁵. Deuxième vice-président, né à Volos en Grèce (il est à l'initiative de la réhabilitation de la synagogue par le biais d'une souscription lancée par la Confédération), ayant fait ses études à Andrinople dans l'Empire ottoman finissant, marié à Smyrne, installé au Caire et sillonnant le Moyen-Orient, depuis l'Irak jusqu'à la Corne de l'Afrique, passant régulièrement la mer Rouge, pour le compte de l'entreprise Singer⁵⁶. Installé à Paris en 1929, par ses liens de famille initiés au Caire dans un contexte où se manifeste la puissance britannique, il est en contact avec l'Angleterre et les milieux juifs de Londres. En commun avec l'avocat Maurice Messaca, il représente l'axe capable de relier à Paris et à Londres le pôle à la fois extrêmement ancien et extrêmement actif du monde

52. AIU, boîte 44.

53. *Joseph Pérez, Juifs de ghetto*, 1ère éd. Calmann Lévy, 1925 (2e éd, Belles Lettres, Paris, 1999) ; *Tu ne tueras pas, roman de mœurs judéo-espagnoles* 1ère L. J. S., Paris 1937 (ouvrage initialement paru en feuilleton dans *Le Temps* en 1927). 2e éd. Belles Lettres, Paris, 2000).

54. Abraham H. Navon, *Les 70 ans de l'ENIO*, Durlacher, Paris, 1935.

55. *Le J. S.*, 1935, n° 34, p. 158-161.

56. Raphaël Fresis, *La communauté israéliite de Volos*, Ekdoseis Press, Volos, 1994 (en grec) ; *Discours prononcés au banquet du 5 mai 1929 au Mena House, à l'occasion de la commémoration de la 40e année de service auprès de la Compagnie Singer de notre très cher et vénéré directeur général M. S. Abravanel*, Le Caire, 1929 ; *Le J. S.*, n° 8, mars 1933, p. 119-126.

juif méditerranéen formé par Le Caire et Alexandrie. Lui-même conserve des liens récents, toujours vivants, avec cette région dont témoignent des articles du *J. S.*⁵⁷.

Mais il est une autre personnalité, de premier plan celle-ci, qui fait le lien avec l'Empire français et le « nord-africain ».

William Oualid

William Oualid⁵⁸, éminente personnalité de la vie intellectuelle française, Professeur à la Faculté de droit de Paris, est le seul dont l'audience excède de beaucoup l'horizon purement sépharade. Né en Algérie, vivant en France depuis sa jeunesse, travaillant entre autre sur les questions de l'immigration, ayant par là même tissé et conservé nombre de liens avec l'Afrique du Nord, c'est lui qui incarne l'espoir d'une insertion du nouveau courant sépharadiste dans l'Empire français en Méditerranée – alors même que l'installation à Paris de nombre de fondateurs du *J. S.* est tout-à-fait récente : Moïse de Picciotto après 1928 où il est encore à Jérusalem, S. Abravanel, dont les bureaux étaient fixés au Caire, une première fois pour raisons de famille et de santé en 1929 (En 1932, il se trouve à nouveau de passage en Égypte pour raisons professionnelles), Nissim Ovadia lors de sa nomination comme grand rabbin de la communauté sépharadite de Paris en 1930.

À travers le tableau des trajectoires de ces hommes, qui conservent leurs enracinements dans le Moyen-Orient comme en Méditerranée et les font jouer, c'est tout le maillage des réseaux sépharades qui se dessine ; c'est une véritable carte du monde sépharade dont les relais s'activent qui nous est présentée. La mutation de leur espace, fragilisé par la disparition de l'Empire

57. En Égypte, il était le président de la Cairo Lodge. Il implanta cette institution transnationale à Paris en créant la Loge France, en y associant des réfugiés juifs allemands, malgré l'opposition des israélites français qui ne conçoivent pas l'utilité, pour lutter contre l'antisémitisme, d'une incursion de ces transnationaux dans le domaine politique de l'hexagone. Voir l'annonce de l'installation récente de la Loge France *Le J. S.*, n° 1, juil. 1932.

58. William Oualid, juriste reconnu, était aussi membre de la Ligue des droits de l'Homme, spécialisé dans la défense des droits des populations colonisées, dirigeant du Consistoire et vice-président, dans l'entre-deux-guerres, de l'AIU. Sur son soutien de la revendication à l'obtention de la nationalité française pour les Juifs du Maroc encore soumis à la Chariah, *Le J. S.*, n° 5, déc. 1932, p. 80-81.

ottoman, détermine l'engagement de ces hommes tout autant que leur champ d'intervention. C'est dire que le projet du *J. S.* s'arc-boute sur un espace bien défini et ne relève, en définitive, ni du hasard ni de l'improvisation.

3. PROGRAMMES ET EXPRESSION

3.1 L'« Appel aux Sépharadim »

L'appel lancé en 1932 est remarquable par la dimension explicitement attribuée au paramètre de l'espace. Il montre, de la part de ces transnationaux, une grande sensibilité à la spatialité. Et c'est à cette aune qu'il faut le lire ou le relire⁵⁹. Le vocabulaire mérite d'être relevé : « réseau », « communautés isolées », « centre sépharadite [...] ». Il replace le destin du monde sépharade dans le cadre des structures de l'espace méditerranéen⁶⁰. Lancé en février 1932 et précédant de peu la parution du *J. S.*, il fait programme :

Les Sépharadim forment au sein du peuple juif une grande famille d'un million cinq cent mille âmes. Répandus dans le monde depuis New-York et Londres jusqu'aux Indes, y compris l'Afrique du Nord, c'est autour de la Méditerranée principalement qu'ils vivent concentrés en des communautés plusieurs fois séculaires. Au cours de leur long séjour en Espagne, à laquelle ils doivent leur nom, les Sépharadim ont produit de grands hommes qui sont aujourd'hui encore l'orgueil du judaïsme et de l'humanité; ils ont produit également une littérature riche et variée qui ne cesse d'alimenter les

59. Le qualificatif choisi par Eva Touboul Tardieu pour désigner la Confédération comme « séphardiste sioniste » fausse la perspective. S'il peut convenir dans les années 1920, il est inapproprié à partir des années 1930 lors de la parution du *J. S.*, *op. cit.*, p. 324.

60. De même, suivant la formule idéal-typique avancée dans Esther Benbassa, *op. cit.* (1993), p. 257, les fondateurs de la Confédération sont présentés comme des « intellectuels » (non comme des notabilités engagées dans les structures anciennes du monde sépharade). Cette différence de statut doit être dégagée pour rendre compte de la non interaction entre deux courants séphardistes que questionne à juste titre l'auteur : un premier, animé effectivement par des intellectuels espagnols depuis les années 1920 (il s'inscrit dans une réflexion sur l'histoire de l'Espagne cadrée par son territoire), un second, celui des acteurs de la Confédération, (inscrit dans une réflexion sur l'histoire des Sépharades en Méditerranée).

Lettres hébraïques modernes. Jamais, dans la Diaspora, on n'avait assisté à un pareil élan d'activité juive dans tous les domaines de l'esprit. l'Inquisition, l'Exil [*sic*], ces deux grands fléaux, en attendant à la vie même d'un groupement humain aussi intellectuellement avancé, portèrent un coup terrible à sa puissance créatrice. Accueillis en Hollande, en Italie et tout le long de l'Afrique du Nord, c'est en Turquie que les exilés d'Espagne s'établirent en grand nombre. À peine remis de leur épreuve, ils s'attelèrent au travail. leur premier souci fut de se grouper et de recréer le centre perdu. Dans les vastes cadres de l'ancien Empire ottoman, qui s'étendait depuis la Hongrie et les Balkans jusqu'aux confins de la Perse, ils fondèrent un large réseau de communautés dont les plus importantes furent celles de Constantinople, de Salonique, de Smyrne, d'Andrinople, de Beyrouth, de Damas, d'Alep, de Bagdad, de Jérusalem, d'Égypte, etc... Moins créateur que celui d'Espagne, le centre sépharadite s'était cependant reconstitué. Il se maintint pendant près de quatre siècles et bien qu'il eût perdu de son prestige et de son attrait passés, il continua à produire des hommes éminents et des œuvres de valeur. Mais, à mesure que l'Empire ottoman se disloquait, le Judaïsme sépharadite se disloquait à son tour [...].

Aujourd'hui, les Sépharadim vivent en des communautés isolées, sans lien effectif entre elles. D'où leur faiblesse. Individuellement, les Sépharadim participent à toutes les manifestations de l'activité et de la solidarité juives, mais collectivement ils sont absents dans tous les grands débats que les problèmes multiples de la vie juive soulèvent en général. les effets de cette carence portent un préjudice non seulement aux intérêts de la collectivité sépharadite, mais aux intérêts du judaïsme universel lui-même. Négliger cette branche de l'arbre juif ou la considérer comme inexistante, c'est se priver, volontairement ou non, d'un concours qui pourrait acquérir un certain poids. les Sépharadim ont leurs traditions, leur rite, leur manière de vivre et leur manière de penser, leur physionomie propre dans tous les sens du mot, un glorieux passé derrière eux. Ils l'ont eu, ils pourront le retrouver. Si, de nos jours, désorganisés, ils constituent un élément affaibli, dès qu'ils regagneront unité et vigueur ils contribueront à fortifier la santé du corps tout entier. Il est bon qu'on y réfléchisse. Prenons, par exemple, le problème de la reconstruction

de la Palestine qui, pour tout le judaïsme revêt un aspect mondial. Cet effort d'une portée incalculable est, en l'état actuel des choses, privé du bénéfice de l'activité et des qualités d'esprit propres aux Sépharadim. Cependant, il faut le dire, ces derniers payent leurs contributions à l'œuvre commune avec le même désintéressement que les Ashkénazim. D'autre part, les Sépharadim de la Palestine sont au nombre de soixante mille et constituent un élément vital du Foyer National Juif. C'est donc une force utile qu'il faut exploiter dans l'intérêt commun. C'est ici que l'existence d'une organisation sépharadite universelle s'impose. Elle nous représenterait tous, ferait entendre notre voix, veillerait sur nos intérêts particuliers autant que sur les intérêts communs de la Palestine [...] ⁶¹.

3.2 La fonction du journal

La revue Menorah : jeter « un pont » dans l'espace français entre groupements juifs « qui ne se connaissent pas »

Menorah, dès le premier numéro, fixe sa fonction : former « un pont » entre communautés (le texte parle explicitement de groupements et même de fractions au sein de l'espace français) :

Le judaïsme de France n'a pas l'organe qu'il lui faut. Il possède des périodiques plus ou moins unilatéraux qui ne répondent pas complètement à ses besoins. D'une part, une représentation plus générale et impersonnelle des grands courants de la vie juive paraît leur faire défaut [cette remarque vise à mettre en perspective le sionisme par rapport aux autres courants du judaïsme dont le franco-judaïsme], d'autre part, la connaissance du judaïsme français en dehors est fort imparfaite [...] Cette situation, due essentiellement à la méconnaissance des facteurs essentiels qui font penser et agir les groupements et les partis a fini par créer un certain vide... Il fallait suspendre *un pont*... il fallait créer une atmosphère neutre où les opinions s'imprégneraient les unes des autres...

61. *Le J. S.*, n° 1, juil. 1932, p. 2.

Quant aux « groupements juifs assez divisés qui ne se connaissent pas », on comprendra qu'il s'agit de ceux des *israélites* français, très majoritairement d'origine alsacienne, des Juifs dits portugais, comtadins, algériens (qui ont obtenu la nationalité française et qui sont donc associés au Consistoire de France et d'Algérie), sans que soient omis, sous la plume « sépharade » d'un Ovadia Camhy, les noyaux levantins, saloniciens et stambouliotes, les « Orientaux », que l'historiographie néglige ordinairement (En revanche, à parcourir la revue, on ne trouverait que fort peu évoqués les multiples noyaux d'immigrés d'Europe orientale qui ne semblent pas concernés). Entre ces groupements divers, il faut, tel est l'objectif fixé, créer « un espace neutre, suspendre un pont sur lequel les idées passeraient et se croiseraient » – c'est-à-dire un pont à l'intérieur de l'espace français, et au-delà francophone, au compte de l'élaboration d'une version particulière du sionisme.

Le Judaïsme sépharadi : être « un trait d'union » entre communautés sépharadites à travers le monde

Le J. S., par contre, a la particularité de s'adresser non pas uniquement à une communauté donnée de l'aire sépharade, mais de se vouloir « un trait d'union » entre communautés à l'échelle mondiale. Ce sont les Sépharades qu'il veut unir et uniquement, mais au plan « universel ». Au bas de l'Appel aux Sépharadim, la fonction du journal est précisée :

Le comité central de Paris estime que sa tâche [...] nécessite la création d'un organe qui sera le porte parole de la Confédération auprès de ses membres dispersés à travers le monde. Mensuel au début « *Le Judaïsme Sépharadi* » [...] sera le trait d'union de toutes nos communautés sépharadites, leur tribune, le messenger qui les renseignera les unes sur les autres, qui soutiendra leurs revendications, défendra leurs droits, entretiendra le feu sacré sous toutes ses formes⁶².

Relativement à l'ensemble du courant sioniste, le texte précise : « Il groupera nos efforts et les dirigera vers le but de la Confédération, *qui est la renaissance du sépharadisme pour le plus grand bien du judaïsme universel*

62. *Le J. S.*, n° 1, juil. 1932, p. 4.

[en italiques, *sic*]». Plus tard, en 1938, une formulation similaire sera reprise lors de la deuxième Conférence de l'Union universelle des communautés sépharadites, tenue à Amsterdam le 15 mai⁶³. Il y est dit que le journal est un messenger discret et... bon marché. L'espace culturel qu'il vise à recréer ne débouche pas sur une quelconque reformulation d'un lien exclusif entre patrie culturelle et territoire, il demeurera transterritorial⁶⁴.

3.3 La langue française en France et des Balkans, usages comparés

Les deux journaux sont tous deux de langue française. Dès 1923, Camhy avait souligné l'intérêt d'intégrer au lectorat de *Menorah* le journal *Trait d'union* « représentatif du judaïsme de langue française »⁶⁵. Cependant il nous faut partir d'un constat : le français a des valences et des ambivalences diverses. La langue est un marqueur qu'il ne faut pas forcément associer à un espace territorial. Le français des lumières, langue nationale et transeuropéenne, n'est pas le français *lingua franca* en Méditerranée. Le premier est principalement langue de culture ; le second, langue des échanges, maîtrisée au départ par une couche restreinte. De plus, le français ne se substitue pas véritablement aux langues traditionnelles des minorités juives de Méditerranée (ni à l'hébreu comme langue savante principale, ni au judéo-espagnol comme langue vernaculaire dans le cas concret). Celles-ci ayant fonctionné elles-mêmes – il faut le dire – comme langues transterritoriales. Et le français les recouvre

63. Comme on le voit, la Confédération reçut des intitulés différents au gré de ses Conférences, *Le J. S.*, n° 56, 1938. Malgré cette diversité, par souci de clarté, celle-ci est désignée par l'abréviation de sa première dénomination comme « la Confédération » dans la suite de ce texte.

64. Évoquant la parution du premier numéro du *J.S.* le 1er juillet 32 : « Ce jour-là seulement la Confédération, vieille déjà de sept ans, naissait réellement à la vie. Entre elle et le public il y avait désormais un trait d'union, un instrument de liaison. Elle n'était plus l'inconnue de la veille dont on ignorait l'existence ou la mystérieuse dont on redoutait les faits. tout était étalé au grand jour. Le problème de la Renaissance du séphardisme sortait du domaine privé pour entrer dans le domaine public. », Rapport de Camhy à la Conférence de Londres, *Idem*, n° 31-32-33, juil.-août.-sept., 1935, p. 116.

65. *Menorah*, 1923. Camhy pour sa part, est un très bon connaisseur du judéo-espagnol (il est l'auteur d'un dictionnaire), sous sa forme littéraire comme vernaculaire, voir « Le judéo-espagnol, facteur de conservation pendant quatre siècles », dans Barnett, *op. cit.*, vol. 2, p. 560 et sq.

toutes. Du fait de son adoption commune par les Sépharades (originellement en Méditerranée et au-delà), le français se superpose à chacune de ces langues et à toutes ensemble, permettant l'insertion de la couche transnationale qui en fait usage dans un large prisme qui va de l'Égypte à l'Angleterre en passant par le Moyen-Orient. Il permet donc de tracer, non pas les limites d'un espace prioritairement hexagonal, mais au contraire les frontières d'un espace transnational, comme cela a été démontré d'ailleurs à de multiples reprises par l'étude du rôle de l'AIU⁶⁶. On notera cependant que la fonction de l'Alliance, souvent présentée comme créatrice de cet espace dans le monde juif, ne le fut qu'en partie seulement. Elle fut surtout seconde puisqu'elle s'appuya sur un réseau antérieur de circulation et d'échanges, tout en étant primordiale en tant que moteur de la diffusion de la langue française, et davantage encore de la pénétration de sa culture auprès des sépharades.

Le français des Balkans était-il une langue transnationale ? On n'oubliera pas ici le témoignage de la Conférence balkanique. Son compte rendu est publié en français, langue utilisée par la majorité des intervenants, mais les télégrammes qui sont lus à la tribune, en ouverture des travaux, témoignent de la diversité des langues parlées et des attachements récents ou anciens qui se perpétuent. Sur 21 télégrammes, 7 sont en « espagnol », 9 en serbe, 2 en allemand, 3 sans précision (l'un de Weizmann, un autre d'une antenne de l'Agence juive) et celui émanant de Sofia⁶⁷. À propos de l'usage du français dans le journal *Menorah* : il est prioritairement référé à l'hexagone, à Paris en premier lieu qui, « mur des pleurs » pour les persécutés, s'identifie à Jérusalem et à la « la France championne des libertés en Europe ». Ainsi le français pourra continuer, au compte du judaïsme et d'un certain sionisme culturel imprégné d'humanisme, à assumer une double fonction (à l'instar des modalités du français des lumières, à la fois langue d'expression nationale moderne au compte de la nation en formation et langue de culture transeuropéenne).

On rappellera les remarques de Michel Abitbol qui font cadre : « Les appels au retour aux sources ne partirent pas de la synagogue mais des milieux

66. Aron Rodrigue, *French Jews, Turkish Jews, The Alliance israélite universelle and the Politics of Jewish Schooling in Turkey, 1860-1925*, Indiana University Press, Indianapolis, 1990 ; *Histoire de l'Alliance israélite universelle de 1860 à nos jours* (dir. André Kaspî), Armand Colin, Paris, 2010.

67. *Conférence des Juifs Sépharadim...*, op. cit., p. 18-21.

littéraires »⁶⁸. Pour exemple, on peut citer un long poème d'Edmond Fleg « La ruine du Temple » paru dans le premier numéro de *Menorah*⁶⁹. Il est très significatif que cette revue culturelle, littéraire et politique se soit donné comme programme de créer « un pont entre les civilisations juives et les autres civilisations pour contrer l'antisémitisme ». Ainsi la langue française a pu être le médium d'une communication entre les communautés divisées de France et plus encore d'une créativité culturelle, au compte d'un sionisme culturel original, à l'usage d'une partie du monde francophone. Pour les fondateurs du *J. S.* en revanche, les références à la langue et à l'espace transterritorial sont toujours confondues. En 1928, Maurice Messaca écrivait déjà dans la revue *Menorah*, alors que l'installation d'un centre à Paris est projeté : « Puisque le français est la langue courante du Bassin méditerranéen et que la France y a pu prodiguer partout l'amour de sa culture et de sa langue, les Juifs l'ont adoptée. Les Sephardim pourraient jouer un grand rôle dans le nord-africain, à la fois pour le développement de l'influence française et du séphardisme ». Le journal précise : « Maître Messaca estime que Paris est le centre autour duquel doit graviter l'union renaissante des Séphardim »⁷⁰. La langue est ici l'expression directe de la spatialité de ces Sépharades. Mais spatialité ne veut pas dire forcément territorialité.

Il faut donc se garder de l'association, hâtive ou abusive, réglée par un système supposé d'équivalences entre plusieurs référentiels : expression linguistique francophone/attachement à la culture française ; assimilation ou intégration.

3.4 De la langue à la spatialité : le microcosme parisien des institutions sépharades, expression d'un territoire réticulaire transnational

Ainsi, il est une erreur au plan historique qui se transmet dans l'historiographie dont le fond relève, plus encore que d'omissions et d'accès incomplet aux sources, d'un problème de mise en perspective⁷¹. Le

68. Michel Abitbol, *op. cit.*, p. 112 et sq.

69. *Menorah*, n° 1, août, 1922, p. 9-12.

70. Maître Maurice Messaca, ancien avocat à la cour d'Alexandrie est avocat international, *Le J. S.* n° 5, p. 83.

71. Paula Hyman, *De Dreyfus à Vichy, l'évolution de la communauté juive en France, 1906-1939*, Fayard, Paris, 1985, p. 120-121 ». Voir aussi Jérémy Guedj, « Les Juifs français face aux

groupement des Juifs sépharades dans les années 1930 est supposé s'être intégré aux institutions de l'establishment juif français aux côtés des Français *israélites* du fait en premier lieu de l'influence des écoles de l'Alliance de la langue française sur leur éducation. S'il est exact que des travaux d'approche, et même des rapprochements, eurent lieu ponctuellement entre des éléments du groupe salonicien et le Consistoire, c'est forcer la réalité historique que de les attribuer à l'ensemble du groupe, en y incluant de surcroît les membres de la Culturelle orientale celle du XI^e arrondissement, plus anciennement constituée et de caractère plus particulariste. On lira par exemple chez Paula Hyman :

Certains groupes s'assimilèrent pourtant plus aisément que d'autres. La relative acculturation des sépharades par le biais des écoles de l'Alliance israélite leur permit par exemple de s'associer sans difficulté au réseau des institutions des israélites établis de longue date. [...] Les sépharades levantins avaient bien leur propre rabbin (N. Ovadia), leur école et leurs œuvres de charité (*Ozer Dalim*), mais leurs institutions n'en étaient pas moins affiliées au Consistoire [inexactitude que nous soulignerons] et ils n'en vinrent jamais à cautionner toute une variété d'organismes indépendants comme ce fut le cas de leurs coreligionnaires d'Europe orientale. [Et plus haut] « La seule organisation importante qu'ils créèrent, l'Association culturelle orientale de Paris, vit le jour en 1909 à des fins strictement philanthropiques et religieuses ; elle fonctionna pendant toute la période de l'entre-deux guerres.

De fait, jamais au cours des années trente, les contacts avec le Consistoire n'aboutirent à une fusion administrative. Celle-ci ne sera préparée qu'en 1962 (dans un contexte tout autre, celui de la fin de la guerre d'Algérie et de l'arrivée massive de Juifs d'Afrique du Nord) et ne deviendra tout-à-fait effective que bien plus tard au cours des années soixante-dix. Tout au contraire, des organismes séparés du Consistoire virent le jour à partir de 1930 à Paris en sus de l'association orientale du XI^e arrondissement. Ils étaient administrativement unifiés sous une appellation unique à vocation

Juifs étrangers dans la France de l'entre-deux-guerres », *Cahiers de la Méditerranée* 78, 2009 [en ligne, <http://cdlm.revues.org/index4637.html>].

identitaire « sépharadi »⁷². Les Saloniciens ont certes bel et bien été considérés comme « assimilables » par le Consistoire⁷³ – non seulement en raison de leur appropriation de la langue française, mais surtout du type et du niveau des pratiques sociales qui étaient les leurs – ce qui n'était pas le cas des milieux stambouliotes, moins aisés. Ils n'ont pas pour autant été assimilés. Au plan organisationnel, ils conservèrent un cadre de sociabilité spécifique très vivant, leur « Amicale », fondée en 1919, qui les caractérisait.

Entre les *israélites* français qui ne se voulaient juifs que par la religion mosaïque et les immigrés (ashkénazes) non *assimilés* ni assimilables aux yeux du leadership ashkénaze du judaïsme français, entre les sionistes qui donnaient une définition ethnique de la judéité et le Consistoire qui en donnait une définition religieuse, mais très orientée alors socialement vers une certaine catégorie de Juifs français, une troisième voie (qui est généralement ignorée), s'était entr'ouverte. Elle était à la fois ethnique, mais se voulait exclusivement sépharade et non pas seulement juive, d'expression française mais indépendante du Consistoire, née dans le cadre du sionisme, mais se centrant alors largement sur la diaspora et regroupant des non sionistes. Enracinée dans la structure réticulaire séculaire de la spatialité sépharade⁷⁴,

72. Nous en rappelons les dénominations : dès 1930, l'Association culturelle sépharadite de Paris (ACS DP, parfois notée ACSP) ; en 1932, *Le Judaïsme sépharadi*, ainsi que la Confédération sous ses deux appellations successives. Le processus d'unification sépharadite déboucha de plus sur le changement de nom de l'Association amicale des israélites saloniciens (AAIS) qui devint, à la fin des années 1930, l'Association amicale des israélites séfaradis, avant de prendre, après-guerre, le nom d'Union des israélites séfaradis de France (UISF). L'ACSP (nominalement) et l'UISF (effectivement, avec un local indépendant) existent toujours bel et bien.

73. « De tous les éléments étrangers, le Juif oriental est le plus apte à l'assimilation et pour une fois le trait peu saillant de son caractère se change de défaut en qualité en le rendant plus malléable ». Annie Benveniste, « Récits de migration, récits de persécution. La « petite Turquie » entre mémoire et fiction », *Archives Juives*, 42, 2009, 2, p. 46 ; Sur ces questions voir, Annie Benveniste, *Le Bosphore à la Roquette*, L'Harmattan, Paris, 1989, p. 81-82. Une remarque de cet auteure formulant que [en 1930] « Les liens avec le Consistoire étaient resserrés », a peut-être laissé prise à cette confusion.

74. Pour saisir l'exacte mesure de la question, il faut comprendre que la différenciation à Paris entre « Stambouliotes » (auxquels étaient agrégés des Bulgares par exemple) et « Saloniciens » (auxquels étaient intégrés les Smyrniotes) résulte d'un type de différenciation à la fois social et spatial propre à la ville moderne. Les premiers se fixant dans le XI^e arrondissement de Paris et les seconds dans le IX^e. Pour une étude d'un processus parallèle, voir Mark Mazover, *Salonica*,

une telle combinatoire était réfractaire à toute rhétorique territorialisée comme à tout discours binaire ou dichotomique... Elle ne pouvait fonctionner que bâtie sur la transnationalité. Ceci peut être le véritable fondement de la différence idéologique entre le « pont » que voulait construire *Menorah*, dont l'axe programmatique était à la fois ethnique et « national », c'est-à-dire souplement sioniste, et la revue que nous étudions, *Le J. S.*

4. LIGNE ÉDITORIALE

Pour cette raison même, il n'est pas aisé de caractériser d'emblée la ligne du *J. S.* Les références premières paraissent atypiques et hétérogènes. Dans son rapport moral de 1938 Camhy affirma : « Un journal comme le nôtre s'adresse à un public restreint pour une idée neuve, inédite »⁷⁵. Plusieurs qualificatifs pourraient convenir. En tout cas, il nous faut d'emblée bannir toute référence à une conception « nationale », au sens de nationaliste ou patriotique. Tout en se réclamant de l'appartenance au peuple juif, une orientation spécifique y était avancée, au compte du séphardisme, nationalitaire et culturaliste, donc unificatrice. *Le J. S.* chercha à déployer vis-à-vis du sionisme une branche particulière et se démarqua de tout cadre d'englobement nationaliste territorialisé. Vis-à-vis du pays d'accueil vénéré que représentait la France, ce courant, de même qu'il ne chercha pas à s'identifier aux institutions portées par les Français israélites, ne visa jamais de ce fait à pénétrer le cœur de la vie politique française (que ce fût de droite ou de gauche), ni même à y prendre part de quelque façon d'ailleurs⁷⁶). Les qualificatifs de panséphardiste ou « transnational-francophile » semblent les mieux adaptés au regard du positionnement même des Sépharades en Méditerranée sur la longue durée, mais faudrait-il ajouter modéré et « apolitique » au regard du temps court de la décennie des années 1930 ?

City of Ghosts, Christians, Muslims and Jews, 1430-1950, Harper Perennial, London, p. 252. La différenciation sociale s'y accompagne d'une différenciation spatiale après 1880 quand explose l'unité ethnique associée à l'unité spatiale caractéristique du modèle moyen-oriental.

75. *Le J. S.*, n° 62-63, mai-juin 1938, p. 95.

76. On signalera que *Le J. S.* de l'année 1936 est muet sur l'élection de Léon Blum et sur la politique du Front populaire ou sur tout autre changement politique en France. Sur l'absence d'engagement du Sépharade (caractérisé en ce qui concerne Vidal Nahoum d'«apatride et poly-patride») en politique, voir les pages d'Edgar Morin, *Vidal et les siens*, Seuil, Paris, 1989, p. 172-174, 217 et sq., 362-393.

4.1 *Le J. S. et la confrontation avec l'antisémitisme nazi*

Si l'on s'en tient au ton incisif des articles concernant l'hitlérisme (formant une des trames premières de la revue), *Le J. S.* pourrait aisément passer pour une publication engagée. Le danger nazi n'est *a priori* nullement esquivé ni minoré, il est toujours stigmatisé. S'il n'y a pas de déni, on peut se demander cependant s'il n'y eut pas contournement. Les deux seuls articles relevés pour la période s'étendant de décembre 1932 à février 1933 nous semblent porter témoignage.

En décembre 1932 un article paru sous le titre « L'épée de Hitler », *Le J. S.*, n° 5 souligne :

En Allemagne la situation reste toujours menaçante. L'épée de Hitler reste suspendue sur le judaïsme germanique. A deux reprises, le danger parut imminent, lorsque les élections générales lui ont donné la majorité, lorsque le Führer fut appelé à l'issue de chacune ces élections générales, à présider le cabinet du Reich ou à occuper la vice-chancellerie. Si aujourd'hui le danger est écarté, il reste toujours menaçant ; car à deux reprises, les élections allemandes ont donné au parti de l'antijudaïsme le plus grand nombre de voix. Cette persistance de l'opinion de l'autre côté du Rhin à voter en masse pour un candidat qui inscrit à la tête de son programme la mise hors la nation de l'élément juif traduit la morbidité d'un état d'âme populaire qu'il sera difficile à changer. En attendant, l'inquiétude est grande chez nos coreligionnaires allemands qui vivent dans une ambiance de farouche hostilité⁷⁷.

Rien en janvier 1933.

En février 1933 (*Le J. S.*, n° 7), un article paraît sous le titre « Nouvelles diverses » ; premier sous-titre : « Allemagne : Pour la liberté de la presse et de la parole en Allemagne. Berlin, 7 février (Agence télégraphique juive) ». L'article fait état d'une protestation contre les restrictions de la liberté de la presse et la liberté de parole imposées par le nouveau gouvernement du Reich, signée par Albert Einstein, l'écrivain Arnold Zweig [...], l'ancien président de la fédération internationale des journalistes, I. Feuchtwanger, le

77. *Le J. S.*, n° 5, déc. 1932, p. 71.

docteur Georges Bernard et l'écrivain Albert Kerr ; et annonce la création d'« un comité de défense [...] par les plus grands savants, écrivains et artistes allemands ». Enfin une brève : « À Eisleben des nazis blessent un commerçant juif ».

Dans le même numéro suivent des informations datées du 14 février : « Agressions à Leipzig [...] trois jeunes gens sauvés par des chauffeurs de taxi, témoins de l'agression ». « À Koburg des nazis mettent à sac la villa du médecin juif connu de Koburg, Gutmann [...] Une bagarre à Berlin [...] entre des nazis et un groupe de passants juifs, Berlin la police rétablit l'ordre ; Exclusions des Juifs des associations estudiantines allemandes avec la précision suivante « Le ministre de l'instruction publique de Prusse a déclaré à une délégation des étudiants hitlériens que le gouvernement donnerait des subventions aux associations estudiantines fermées aux non-aryens ».

On remarquera que la prise du pouvoir du 30 janvier 1933 n'a pas été commentée⁷⁸. L'événement est escamoté. Il n'est évoqué qu'au travers des réactions aux mesures de restrictions prises contre la liberté de presse. La revue *Menorah*, par contre, reprit sa parution pour un ultime numéro spécial pour l'interrompre aussitôt. Daté de janvier-février 1933, il est barré d'un bandeau sur fond noir, portant en diagonale « Non à l'antisémitisme hitlérien ». Dans *Le J. S.*, plusieurs articles de fond concernant l'antisémitisme nazi feront la première page, tel en avril 1933 « La grande tragédie juive », signé par Camhy. Lucide et exigeant, cherchant alors à fouetter les consciences, ce papier fournit une analyse serrée de la meilleure plume du publiciste. Il ne laisse pas grand' place à l'illusion sur le danger présent ou futur. On lit deux ans avant les lois de Nuremberg :

Quelles sont les conclusions à en tirer ? [...] nous pensons que de toutes les promesses faites au peuple allemand par le parti actuellement au pouvoir, la plus commode à réaliser est celle qui tend à chasser les Juifs des postes qu'ils occupent comme professeurs, médecins, avocats, notaires, artistes, journalistes et fonctionnaires pour les

78. Le n° 6 de janvier 1933 est centré sur le développement du mouvement sépharviste et reproduit, en article leader, dans la rubrique « l'Actualité » la lettre du Dr M. Gastner au grand rabbin Ovadia titrée « Quelques suggestions ». Nous retiendrons la formule « Jusqu'à présent les communautés ont été comme des îles disséminées dans une grande mer », p. 85-86. Il ne contient aucun article sur l'antisémitisme.

remplacer par des nazis. la lâcheté veut qu'on s'attaque de préférence aux faibles. Pour apaiser la colère des dieux qui s'acharnent contre les germains, il faut des holocaustes. Alors sus aux Juifs. Responsables de tous les malheurs ils doivent expier. Demain, [...] le peuple allemand se retrouvera devant une situation opiniâtrement, désespérément, tragique, avec en plus l'hostilité du monde civilisé, que fera Hitler pour empêcher que la déception amère qu'il aura provoquée ne se transforme en brandon de guerre civile ?

Et juste quelques lignes auparavant, cet homme de plume transnational de proclamer : « A la vérité, l'esprit est universel. Les barrières sont bonnes pour les marchandises et les bestiaux [...]. Ses frontières naturelles, selon le psalmiste, sont « le lever et le coucher du soleil ». Et qu'est-ce Hitler, ce Pygmée, pour vouloir changer l'ordre des lois éternelles ! » La rubrique « Le monde juif à vol d'oiseau », dont l'antisémitisme forme le sujet principal, un moment interrompue, fut reprise à la demande des lecteurs. Aux côtés d'articles sur l'antisémitisme en Allemagne, d'autres alertent prioritairement sur l'antisémitisme en Roumanie où existe une minorité sépharade⁷⁹. On trouvera, et c'est un des aspects les plus originaux de cette presse, une évocation de l'extension de l'antisémitisme hors d'Europe et dans les pays arabes. En revanche, la mise en page peut laisser songeur. Chaque article, chaque information, chaque dénonciation de l'antisémitisme hitlérien est encadré, c'est-à-dire contrebalancé, par l'espoir de soutiens extérieurs, allant de la situation des Juifs en Italie (permettant d'opposer de fait nazisme et fascisme italien) à la retransmission des prises de position, toutes formelles, de la SDN ou à celles de patriarches orientaux. Les brèves concernant l'Allemagne citées ci-dessus, publiées en février 1933, sont suivies immédiatement d'une autre série concernant « L'Italie : les Juifs dans le conseil supérieur des Antiquités et des Beaux-Arts, Rome 13 février ». Deux semaines après la prise du pouvoir par Hitler, était-ce seulement pour ne pas désespérer Billancourt ?

79. « On m'a demandé de reprendre cette rubrique Le monde juif à vol d'oiseau qui paraît-il intéresse nos lecteurs » ; « Le développement du racisme antijuif hors d'Allemagne, *Le J. S.*, n° 14, oct-nov 1933 « La question des Juifs d'Allemagne » devant la Société des Nations, p. 210- 212, suivi de « De Gobineau à Hitler » ; « Hitler et l'Égypte » p. 21. En déc. 1933, p. 221-222 : « La lutte contre l'antisémitisme » [article axé sur l'Allemagne et la Roumanie], « La question sépharadi au XIX^e congrès sioniste, Un sombre tableau des souffrances des Juifs sépharadis en Orient », *Idem*, 1933, p. 154 et sq.

Le terrain de la protestation active est laissé à une autre presse, comme *Le Droit de vivre*, l'organe de la LICA, avec qui des relations sont entretenues par ailleurs. S'abritant le plus souvent dans cette période cruciale derrière les initiatives et protestations des associations juives françaises, les mises en garde ne débouchent généralement pas sur des propositions d'action ou des interventions dans le domaine public propres au milieu sépharade. Nous n'avons relevé qu'un seul appel à l'intervention individuelle dans la revue. Pour être isolé, le fait n'en mérite que plus d'être souligné. L'article est daté d'août 1933 et signé de Salvator Abravanel. Il est intitulé « Discernons ». Il commence par se féliciter de la démission de la présidente du Cercle féminin allemand au Caire dont il reproduit la lettre de démission et se conclut ainsi :

Qu'on ne dise pas à présent que les âmes fortes et généreuses n'appartiennent pas à tous les peuples, à tous les pays, ni qu'on ne verra dans l'Allemagne chauffée d'aujourd'hui, surgir des héros pareils aux Zola, aux Picard, aux Bernard Lazare, qui porteront le châtiment voulu à Hitler et aux Hitlériens, délivrant ainsi le monde entier du cauchemar qui le trouble en ce moment. Nous n'aurions qu'une seule excuse pour confondre dans la masse criminelle cette élite d'hommes et de femmes : c'est de mieux les pousser au courage de la vérité et à l'œuvre de la réhabilitation du peuple allemand mis au ban de la société. Jusque-là suivons la pensée du président de la Ligue contre l'Antisémitisme en Égypte, l'éminent avocat Léon Castro : « Si tous les Juifs le veulent et savent continuer à le vouloir tous les jours, le gouvernement hitlérien sera vaincu⁸⁰.

Léon Castro signera dans *Le Droit de vivre* de Bernard Lecache un article d'une lucidité prophétique concernant les rencontres Laval-Mussolini de 1935 (« Le fascisme, c'est la guerre ! »). Il incarne donc une orientation opposée à celle de Nissim Ovadia qui est plus conservatrice et, plus généralement, une inflexion différente de celle adoptée par la rédaction du *J. S.* Jusqu'aux graves événements d'août 1938 (date de la publication du Manifeste de la race), cette dernière espéra que Mussolini et le fascisme italien pussent se garder des mesures antisémites prises par les nazis, sinon même

80. L'ensemble de l'article mériterait d'être reproduit, *Le J. S.*, n° 12, juil.-août 1933, p. 174.

y faire rempart. En avril 1937 encore on trouvait l'épithète suivante pour qualifier le Duce à l'occasion de la visite en Libye au quartier juif, « ce chef devenu tout à coup protecteur de Sion ». En 1938, ne pouvant désormais plus s'illusionner, *Le J. S.* reconnaîtra tardivement son erreur d'avoir « contre vents et marées » continué à soutenir que le fascisme ne se rallierait jamais aux lois raciales et à l'antisémitisme⁸¹. Il faut préciser que cette publication n'a pour autant jamais avalisé une quelconque idéologie de type autoritaire, qui semble d'ailleurs aller à l'encontre du système social, certes élitiste et fondé sur la prédominance des notables, mais flexible et toujours collectif; de ces cosmopolites. (Pour preuve la signature assez fréquente de Fernand Corcos, vice-président de la Ligue des droits de l'Homme dans *Le J. S.*)⁸². En septembre 1938, on pourra lire, toujours de la plume de Camhy, dans un article intitulé « Bilan 5698 » (dont les intertitres sont : « Le monstre nazi ; Le racisme italien ; Où va le monde ? Le problème palestinien) ces remarques d'après-coup qui témoignent néanmoins de quelque hauteur de vue face au cours de l'Histoire :

Nous n'avons cessé dans cette revue de déclarer contre vents et marées que l'Italie malgré le fameux axe n'admettrait jamais chez elle les méthodes racistes des nazis. Où va le monde ? Le drame juif n'est pas spécifiquement juif. Les Juifs n'évoluent pas dans un monde extra-terrestre. [L'antisémitisme] révèle un malaise profond dans un monde tourmenté. Israël est un thermomètre [...] Il n'est pas comme on a l'habitude de le dire le bouc émissaire des péchés des autres, mais l'avant-coureur, le symptôme des convulsions spasmodiques du milieu où il vit⁸³.

81. Courant 1938, le terme significatif d'« alerte » est utilisé pour mettre en garde contre la naissance d'un journal antisémite patronné par le régime, *Le J. S.*, n° 65, oct. 1938 « Bilan 5698 » article cité *supra* intitulé « Les lois draconiennes à Rome » placé en parallèle avec « Les atrocités du régime nazi à Vienne – Confiance d'une autrichienne ». Le parallélisme entre fascisme et nazisme est invoqué cette fois-ci non pour rassurer, mais pour détruire la gangue des illusions.

82. Pour exemple, *Le J. S.* n° 11, juin 1933, p. 177. Faut-il en regard rappeler ici l'intervention des animateurs du journal *Samedi* en 1935 contre la présence des Croix de feu à la synagogue de la Victoire ?

83. *Le J. S.*, n° 65, oct. 1938, p. 102-103, article signé O. Camhy.

4.2 *Au miroir de la revue Menorah*

Qu'en était-il dans la revue *Menorah*, dont la publication débuta dans les années 1920 ? De très nombreux papiers à caractère directement politique y avaient été publiés lors des premières années, portant sur la question des minorités en relation avec le Règlement de la Paix, puis sur l'antisémitisme en Europe orientale principalement en Roumanie, en Hongrie et en Pologne.

Globalement cette revue semble plus engagée dans la vie politique au sens strict, tout comme dans la vie politique française « à gauche ». Elle fait appel à de nombreux contributeurs, bien connus pour leurs engagements, tels Victor Basch⁸⁴, Fernand Corcos ou Henry Torres, parlementaire et avocat, défenseur de l'assassin de Petlioura – celui-ci se présenta lors d'une réunion organisée à Anvers par le comité local de *Menorah* comme « internationaliste ». On rappellera qu'il se rattacha d'abord au courant communiste avant d'être député de la gauche indépendante. Quant à Gustave Kahn, le nouveau rédacteur en chef de la revue, à l'occasion de la parution de l'ouvrage d'Édouard Herriot *Pourquoi je suis radical socialiste* (courant qui est alors le pivot de la vie politique française), il en rédige une recension très favorable. Pour la parution d'un autre ouvrage du même auteur, *Le catéchisme des idées politiques* (qui fait fond exclusivement sur les courants ancrés à gauche ou au centre), *Menorah* publie un encart publicitaire. Aux côtés de ses collaborateurs réguliers (comme Henri Serouya ou Jacques Bielinky qui continueront à publier régulièrement dans *Le J. S.*), l'ultime livraison – celle parue sur fond noir en 1933 – aligne les prises de position protestataires d'acteurs significatifs de l'antifascisme et de la vie politique française et/ou francophone. On relève les noms de Marcel Cachin, directeur de *L'Humanité*, Émile Vandervelde, président du POB, parti ouvrier de Belgique, Justin Godart (sénateur et ministre du travail puis de la santé publique, impliqué dans la défense des populations des Balkans, proche du sionisme, et plus tard grand résistant : il accepta la présidence d'honneur de la Confédération sépharade⁸⁵). L'attitude de cette revue face à l'antisémitisme mériterait une étude détaillée. Nous suggérons que, parce que *Menorah* se voulait davantage axée sur le périmètre national français (ou du moins francophone européen),

84. Françoise Basch, Liliane Crips, Pascale Gruson, *Victor Basch, 1863-1944, un intellectuel cosmopolite*, Berg international, Paris, 2000.

85. *Le J. S.*, n° 5, déc. 1932, p. 69.

tout en promouvant La solution sioniste, elle aurait été davantage portée à se confronter à l'antisémitisme hexagonal, sans en escamoter les dérives concrètes et se référer uniquement et abstraitement à la tradition française des Droits de l'Homme comme le fit *Le J. S.*

Dans le cadre d'un grand article leader paru en 1922 était proclamé que « Le grand fait historique qui domine [...], c'est la discordance de plus en plus nette existant entre la situation légale des Juifs, et leur situation morale, même dans les pays qui se sont engagés à respecter le droit on entend "mort aux Juifs" [...] Même en France, un événement fâcheux s'est produit au lycée de Besançon... ». Cependant plus qu'à travers la dénonciation d'actes antisémites, c'est principalement à travers la critique littéraire que *Menorah* analyse, démonte régulièrement et combat les thèses antisémites dans la littérature française, en relevant par exemple l'heureux revirement ponctuel de l'écrivain Montherlant.

4.3 Le J. S. et la confrontation avec l'antisémitisme français

Sur un tel sujet, *Le J. S.* fut extrêmement silencieux. S'il répercuta les prises de position antisémites de journaux viennois ou polonais à titre de mise en garde, il se garde bien de le faire pour *Gringoire* ou *Je suis partout*. On croirait, à lire ce périodique, que le beau pays où fleurit l'Alliance israélite universelle en était immune⁸⁶.

Riposte à l'antisémitisme à l'encontre des forains juifs turcs à Montpellier

Nous n'avons relevé qu'une seule et unique information touchant à cette matière sulfureuse, et pourtant très partagée sur le sol de l'hexagone⁸⁷. Il s'agit d'une affaire concernant les marchands forains de Montpellier qui se fonde sur un amalgame entre marchands turcs et forains juifs turcs pour évincer ces derniers (à Paris comme à Montpellier les Juifs turcs, ou du moins les plus

86. En parallèle, voir Michel Abitbol, *op. cit.* p. 181.

87. Nicole Abravanel, « La communauté séphardie de Paris aux prises avec la montée du nazisme », *Rescue out of Reach, The Fate of the The Turkish Jews in Nazi-Dominated Europe*, International Conference Moses-Mendelssohn-Akademy, Halberstadt, in collaboration with the Moses-Mendelssohn-Zentrum, Potsdam, the Centro Sefardi, Istanbul, and the Institute for the History of the Jews in Germany, Hamburg, Halberstadt, 3d-6th Sept. 2006 (à paraître).

pauvres, sont majoritairement des forains). L'argument antisémite apparaît sous couvert d'affirmation d'un patriotisme bon teint, puisque le signataire d'une lettre publiée dans *L'Éclair* de Montpellier « met tout d'abord en doute les sentiments envers la France des levantins et turcs de confession israélite ».

L'amalgame antisémite et xénophobe est contré et démonté dans la réponse envoyée au journal de Montpellier (elle émane du Comité d'entente, comité réunissant diverses associations d'Anciens combattants [ou A. C.] juifs)⁸⁸:

Monsieur Jeudi Gras [il s'agit de l'auteur de la missive au journal montpelliérain] réclame l'éviction totale de ces mêmes étrangers de tous les marchés de votre bonne cité en invoquant des représailles qu'il lui paraît nécessaire d'exercer pour répondre aux dispositions prises par l'actuel gouvernement turc à l'égard des commerçants français installés en Turquie. Ces représailles seraient parfaitement injustifiées, les israélites de Turquie, ayant, durant si longtemps, fait l'objet d'un traitement différent des sujets ottomans de confession musulmane, et, de ce fait, n'ayant pas été admis à participer à l'élaboration de la législation incriminée.

Comme ce M. Gras avait affirmé: « Il est plaisant de constater qu'aujourd'hui les Turcs se réclament du Levant et [de leur statut de] protégés français pour pouvoir faire du commerce en France. Il serait curieux de savoir si (ce qui n'est pas à souhaiter) il y avait une nouvelle guerre, ces étrangers revendiqueraient les mêmes droits pour défendre notre pays. Nous sommes fixés à ce sujet et nous avons vu la preuve en 1914, le correspondant du *J. S.* de le citer et de riposter dans la suite de son courrier à *L'Éclair* de Montpellier :

Il nous apparaît essentiel de corriger l'impression qu'aurait pu produire une affirmation si peu conforme à la vérité auprès de vos lecteurs, nous qui possédons dans nos archives une si importante quantité de documents relatifs à l'engagement des Juifs de Turquie dans l'armée française. Dès le 1er août 1914, s'est constitué à Paris, un comité pour les turcs, sous l'initiative de monsieur Léon Allaluf, 68, rue Sedaine, Paris, qui, en quelques jours, transmettait au bureau

88. Dans la rubrique, « La vie dans nos communautés ». Sous le titre « Paris - Les interventions du Comité d'entente des associations d'anciens combattants et volontaires juifs de France », *Le J. S.*, n° 23, 1934.

de recrutement des Invalides une liste de 600 Juifs ottomans, lesquels le 21 du mois contractaient un engagement pour la durée du conflit dans la Légion étrangère.

L'action évoquée ici est précisément celle que répercuta *Menorah* dès 1922, en promouvant longuement l'érection d'un monument commémoratif en hommage aux Volontaires orientaux morts pour la France⁸⁹.

A priori, dans la mesure où cette protestation émane du Comité d'entente (comité réunissant diverses associations d'Anciens combattants [ou A. C.] juifs), on pourrait conjoncturer que cette brève incursion dans le domaine de la vie politique française relèverait d'une simple émulation en bons sentiments militaristes ou nationalistes. Il n'en est rien. L'intention est autre et il faut la contextualiser. La suite de l'article, en apporte la preuve. Elle comporte une dénonciation du pogrom de Constantine qui fit 28 morts le 5 août 1934. Il y est, de plus, fait état d'une « Résolution [prise de position significative] prise à l'unanimité dans une assemblée de 600 A.C. [qui] proteste contre la carence des autorités et, réclamant des sanctions sévères, [qui] sera remise, par une délégation du Comité d'entente entre les mains du gouvernement ». Si ce premier article n'émane pas de la rédaction du *J. S.* d'autres, ultérieurement, témoignent et questionnent l'information au sujet du pogrom de Constantine. L'un d'eux (illustré par une belle et tragique photographie de cercueils alignés au second plan) présente en tout premier plan le visage bouleversé d'une jeune femme sous le titre « Constantine dans le sang ». Tandis qu'un autre grand papier, sur quatre pages, produit un résumé analytique des événements et pose une question soulignée par les caractères en italiques : « Comment l'ordre a-t-il pu être troublé, sans que la Préfecture et la Gendarmerie [n'interviennent] ; avec deux sous-titres successifs : « La bête à face humaine » et « Où était le gendarme ? »⁹⁰.

Bien que la prudence concernant la prise en charge de la lutte contre l'antisémitisme dans l'hexagone ou l'empire colonial français n'ait pas été l'apanage spécifique de notre revue, il faut remarquer que cette intervention

89. Annie Benveniste, *op. cit.*, p. 77 ; *Menorah*, n° 2, p. 3.

90. Un argument intéressant doit être souligné : l'événement est mis en relation avec la politique de la Confédération. Il est suggéré que l'unité des Communautés sépharadites pourrait permettre de faire davantage front contre les manipulations de l'antisémitisme local de la part de courants qui visent à opposer Juifs et Arabes, *Ibid.*, p. 106-107.

ponctuelle ne fut dans ce cas précis, pas motivée par un souci de participation ou de meilleure intégration à la vie politique intérieure française. *Le J. S.* n'a manifesté aucune revendication ni propension en ce sens.

L'inauguration du monument, un épisode révélateur

Dix mois plus tard, le 16 juin 1935, fut inauguré le monument commémoratif de l'engagement des Orientaux en 1914. Cette initiative, qui avait occupé tant de pages dans les premiers numéros de *Menorah* au cours des années 1920 reçut un traitement tout opposé dans *Le J. S.*: Le compte rendu de l'événement est minimisé. Il se trouve réduit à une seule page.

Dans *Menorah*, le premier des nombreux articles consacrés à ce sujet avait titré « Une synagogue à la mémoire des Israélites Orientaux morts pour la France » et développé : « 2000 Israélites Orientaux qui n'écoutant que leur enthousiasme et leur amour pour la France s'engagèrent [...] sept cent sont morts et dorment de leur dernier sommeil ». La souscription avait été placée, comme c'est l'usage, sous l'autorité des plus hautes personnalités de l'État français, le haut patronage de Millerand, président de la République, de Raymond Poincaré, président du Conseil, ainsi que parallèlement, comme à l'accoutumée, des autorités religieuses juives, Israël Lévi, grand rabbin de France et de J. H. Dreyfus, grand rabbin de Paris.

Cette affaire est toujours présente dans la mémoire, teintée d'amertume, des témoins d'aujourd'hui. Le groupement du XI^e arrondissement avait coutume de manifester à partir de la Mairie du XI^e pour commémorer l'engagement de 1914. Une belle photographie illustre ce défilé dans un numéro du *J. S.* en 1933. Car le terrible tournant des années trente, chargeait ce moment, en particulier pour la jeunesse qui accompagnait ce défilé, d'un sens particulier : c'était une façon de braver les antisémites qui voulaient exclure les Juifs de la vie politique française. Le défilé suivait un drapeau qui avait été remis par le général Gouraud aux volontaires Séphardis⁹¹. Le monument a disparu, sans que les descendants des souscripteurs ne sachent pourquoi ni où. Sur l'emplacement correspondant, où s'élève maintenant la synagogue de la rue de la Roquette, construite après la Seconde Guerre mondiale, le monument

91. « Remise d'un drapeau aux volontaires Séphardis » *Le J. S.*, n° 11, juin 1933, p. 178-179. Dans la plaquette d'invitation à l'inauguration du « Centre sépharadi » (Synagogue Don Isaac Abravanel), datée du 1^{er} avril 1962, lire l'« Aperçu historique » signé Ovadia Camhy.

a été remplacé par une plaque. On peut y lire sobrement « À la mémoire des engagés volontaires israéliens orientaux morts pour la France. »

Plus surprenant (car dépassant le cadre d'une initiative principalement portée par la fraction populaire sépharade avec qui le groupement dirigeant salonicien, défendant ses prérogatives et ses choix, avait eu assez souvent maille à partir), la Conférence mondiale des Anciens combattants juifs, dont la première journée avait donné lieu à l'inauguration du monument, est elle-même totalement occultée⁹². Cette journée est à peine rapportée dans *Le J. S.* par une demi-ligne qui est placée dans la bouche d'un officiel. Il s'agit pourtant d'un événement dont la portée nationale et internationale avait été marquée, encadré par une réception à l'hôtel de ville, une cérémonie en Sorbonne, la présence de plusieurs ministres et quatorze délégations de différents pays... Les transnationaux se placent complètement en retrait par rapport à l'événement, après y avoir assisté pour la plupart⁹³. Le laconisme du *J. S.* fait question. On pourrait objecter qu'à l'exception de William Oualid qui combattit dans les régiments nord-africains la plupart des fondateurs du *J. S.* n'avaient en 1935 pas acquis la nationalité française (Nissim Ovadia n'envisage de la demander qu'en 1938). Ils ne peuvent se targuer d'être Anciens Combattants et, dans un tel contexte, ne pourraient que faire « profil bas ». Mais on pourrait aussi penser qu'une orientation « pacifiste », comme la formule W. Oualid dans le discours qui marque la fin de la rencontre, épousant le discours universalisant de l'AIU, s'appuyant non seulement sur les idéaux formels de la France mais aussi sur les orientations de sa diplomatie, en prise sur la politique de la SDN (René Cassin s'y exprime), pouvait trouver toute sa place dans un journal transnational. De grands noms du mouvement sioniste de France, qui s'expriment tant dans *Menorah* que dans *Le J. S.*, comme F. Corcos, G. Kahn, E. Fleg n'y ont-ils pas, pour leur part, pris la parole ?

92. Il s'agit de la commémoration d'une des batailles les plus meurtrières, celle de mai 1915, sur le plateau de Carency. *La Conférence mondiale des Anciens Combattants Juifs*, Paris 15-20 juin 1935, 20e anniversaire des combats de l'Artois, Curency-Suchez, éditée par le Comité d'entente des Associations d'Anciens Combattants et Volontaires Juifs de France (5, avenue de la République 75011 Paris) [s.d. non paginé, cette brochure comprend 59 pages].

93. *Ibidem*, sont cités F. Danon, M. Messaca, William Oualid, A. H. Navon, E. Fleg, Maître Salem, Mardoché Lévy, Dr Modiano, Salvator Abravanel.

L'orientation du *J. S.* est foncièrement réfractaire à toute expression d'une pensée politique d'ordre national, même lorsqu'il s'agit de lutter contre le militarisme ou la guerre. Elle ne se coule certes pas dans les filets du nationalisme, mais elle ne fut pas non plus internationaliste, comme nous le verrons bientôt. L'universalisme qui l'habite, héritage idéologique que l'on peut conjuguer en terme de moyenne ou de longue durée⁹⁴, est une référence toute abstraite. Il fallut de plus compter dans le temps très court, avec les intérêts concrets potentiellement divergents du monde transnational sur lequel elle entend s'appuyer.

4.4 Le recentrage de la Confédération en 1935

Nouvelle dénomination

Les 26-27-28 mai 1935, donc à peine quelques semaines avant la tenue de la Conférence mondiale des Anciens combattants juifs, s'était tenue la Conférence de Londres correspondant à l'élargissement de la Confédération à la communauté de Bevis Marks, Une nouvelle appellation avait été adoptée, ainsi que de nouveaux statuts. Pour bien saisir la ligne éditoriale du *J. S.*, il faut se référer à l'historique de la Confédération qui fit l'objet d'un recentrage au prix d'une inflexion renforçant le pouvoir des notables, du fait de la restructuration de la Confédération autour des communautés, *Le J. S.* s'intitulant dès lors, « Organe mensuel de l'Union universelle des communautés séphardites ». Cet élargissement, nécessaire pour affermir l'hinterland du mouvement, qui de fait n'avait pas trouvé vraiment à prendre pied en profondeur dans l'empire colonial français, détermina un nouveau caractère de la Confédération.

L'appel aux communautés fut le résultat d'un constat d'échec, celui du cadre organisationnel choisi initialement qui avait été celui de l'appel à la mobilisation individuelle des Sépharades, sur le modèle du mouvement sioniste d'où est issue la Confédération où l'adhésion des shekelistes est personnelle. Ce nouveau pari marque un retour vers un modèle institutionnel

94. Cet universalisme abstrait ne se présente pas seulement un héritage des Lumières françaises importées *via* les écoles de l'Alliance, comme on le souligne généralement, mais est conforme au positionnement de notables marchands-lettrés, couche formant le soubassement social du mouvement sépharadiste.

bien plus traditionnel, « séculaire », encadrant le réseau sépharade, celui des communautés. Ce point est souligné dans le rapport introductif de Camhy : « S'il était impossible de grouper les individus, il était fort bien possible de grouper les communautés. Ce sont des corps organiques qui ont une existence réelle séculaire. Plus qu'aucun individu, ces communautés sont conscientes de l'état spirituel actuel de leurs collectivités... »⁹⁵. En toute logique, le rapport du grand rabbin Ovadia qui succède au long historique préliminaire de Camhy va dans ce sens. Il concerne l'état du rabbinat dans les communautés séphardites⁹⁶. Comme le rapporteur l'indique « l'idée de notre Confédération trop complexe au début s'est clarifiée ». Il s'agit bien d'un recentrage. Il s'accompagna de l'adoption de nouveaux statuts.

Nouveaux statuts, Article 5 :

« L'Union ne s'occupe pas de politique et n'impose aux adhérents aucune doctrine juive ou autre. » C'est dire que le sionisme ou les sionismes sont directement concernés et que les différentes affiliations politiques le sont aussi.

Discours d'ouverture :

Sir Francis Montefiore, dans son discours d'ouverture de la conférence londonienne avait donné le ton. Il avait, certes, souligné l'apport potentiel d'une union des communautés sépharades, mais tout aussitôt mis en garde contre l'ingérence de la Confédération dans les affaires internes des communautés :

Votre présence ici prouve que quelles que soient les différences qui nous séparent, distance géographique ou opinions politiques [...]. Il est bien entendu, me semble-t-il, que cette Conférence ne s'occupera pas de problèmes politiques qui touchent les Juifs Sépharadim aussi bien que les Juifs en général. Il y a d'autres organisations officielles chargées de ces intérêts. En Angleterre, nous ne voulons pas empiéter sur les prérogatives du Board of Deputies of British Jews, l'organisation qui représente les Juifs de ce pays, et qui s'efforce d'exercer son influence morale en faveur des Juifs des autres pays⁹⁷.

95. Rapport d'O. Camhy, *Le J. S.*, n° 31-32-33, juil-août-sept., 1935, p. 124.

96. « Ainsi le champ s'était déblayé : Pas d'émigration, pas de colonisation, pas d'instruction générale. Mais alors quoi faire ? (...) ce champ libre inconnu des explorateurs était, sans contredit, l'état spirituel de nos communautés. », *Ibid.*, p. 124.

97. *Ibid.*, p. 112. Concernant le mouvement sioniste, Sir Francis Montefiore précise :

La politique *stricto sensu* n'est pas de mise, du moins encadrée par l'Union⁹⁸. Ceci explique peut-être le silence dans *Le J. S.* à propos de la Conférence des A. C. juifs qui se tint peu après. On évoquera à cet égard et très succinctement les orientations germanophiles de représentants de la diplomatie anglaise, préfigurant la mise en œuvre de la politique d'*appeasement*, orientations qui sont alors en décalage avec celles de la diplomatie française⁹⁹. La Confédération ne fut jamais une organisation internationale se donnant les moyens d'unifier ses prises de position au plan idéologique et l'on ne peut la charger de cette vocation. Son orientation ne fut ni nationale (au plan français ou au plan sioniste), ni internationaliste. Dans ses choix comme dans son action concrète, la Confédération, fondamentalement transnationale, restera fidèle à sa vocation première, comme en témoignent deux rubriques régulières et spécifiques concernant la Palestine.

4.5 Approche spécifique de la question judéo-arabe et de la situation des Sépharades de Palestine

Être des médiateurs ?

Au moment de la reconnaissance par la SDN de Déclaration Balfour et de son intégration dans le document officiel du mandat, un des premiers articles de *Menorah* envisageait déjà le sionisme sous une forme très souple, « tolérant et généreux » et non pas « extrémiste », ne refusant pas que des

« Nous ne voulons pas non plus assumer, en Palestine ou ailleurs, aucune des fonctions de l'organisation sioniste, ni affaiblir l'autorité de la Jewish Agency en Palestine. Ce serait donc une erreur de nous considérer comme tant soit peu séparatistes » (souligné par nous) ».

98. La Conférence de Londres en 1935 ne consacra ni rapport, ni résolution à la question de l'antisémitisme. On retiendra l'écho de la remarque isolée du délégué roumain, le grand rabbin Djaen : « L'antisémitisme en Roumanie sévit fréquemment, mais très souvent les Sépharadim ont moins à en souffrir que leurs frères ashkénazim. Il espère que la Conférence n'oubliera pas la souffrance et la misère des Juifs roumains », *Ibid.*, p. 110,

99. Pour éclairer la question de la diplomatie britannique, Pierre Vaydat, *Robert Vansittart (1881-1957), une lucidité scandaleuse au Foreign Office*, Paris, l'Harmattan, 2008 ; et « Lord Vansittart face à la bien-pensance : la dénonciation des atrocités nazies », Nicole Abravanel, Martine Benoit, Danielle Delmaire (sous la dir. de), *Histoire et conscience, Il y a soixante ans l'ouverture des camps d'extermination*, éditions du Conseil scientifique de l'Université Charles de Gaulle-Lille 3, Lille, 2007, p. 99.

concessions soient faites aux Arabes, tout en acceptant le maintien de la tutelle britannique. Une telle conception était conforme à ce que souhaitait alors Weizmann car elle permettait, autour de l'Agence juive, d'associer sionistes et non sionistes au soutien du Foyer national juif en construction. C'est cette orientation qui avait été reprise par la majorité de la Conférence balkanique en 1930 et expressément par Le grand rabbin Ovadia (mais non par le représentant bulgare !). Nous trouvons ici un des ressorts des tensions exprimées lors de cette conférence. Dans *Le J. S.*, sur la question judéo-arabe, plusieurs contributions assez remarquables marquent une grande continuité avec *Menorah*. Ainsi, un long sujet, au titre et au contenu fort percutant « Juifs et Arabes peuvent-ils s'entendre en Palestine ? Oui ! », reproduit par nous *in extenso* dans la revue *Tsafon*¹⁰⁰. Signant ici « Le J. S. », Camhy affirme :

Ma certitude provient de mes multiples entretiens avec des Arabes palestiniens appartenant à diverses catégories de la société : commerçants, hommes politiques, étudiants [...]. Les attitudes des uns et des autres peuvent être modifiées par les prises de position du leadership sioniste, avec la volonté de rassembler tous ceux qui ont le pouvoir et la possibilité de nous aider à bâtir notre foyer national.

Toutefois à côté et en sus des analyses, il y a le vécu. En avril 1937, on pouvait lire (sous le pseudonyme de « Miriam ») dans « Séphardim et Arabes » une sorte de travelling à travers différents quartiers où le contact pouvait être possible, le trait suivant : « C'était après la grève arabe [...] C'est curieux ! Me dit un policier. Ces Juifs en un instant ont oublié six mois de terreur, et les voilà prêts à reprendre contact avec les Arabes, comme si de rien n'était. Tel est le Juif Séphardi, telles sont les communautés d'Orient accoutumées depuis toujours à vivre avec les Arabes dans la même ambiance... »¹⁰¹. Plusieurs autres articles, échos à la situation en Palestine, vont dans le même

100. Nicole Abravanel, « Élie Eliachar... », art. cit. p. 159-164. Pour éclairer la question de la diplomatie britannique, Pierre Vaydat, *Robert Vansittart (1881-1957), une lucidité scandaleuse au Foreign Office*, Paris, l'Harmattan, 2008 ; et « Lord Vansittart face à la bien-pensance : la dénonciation des atrocités nazies », Nicole Abravanel, Martine Benoit, Danièle Delmaire (sous la dir. de), *Histoire et conscience, Il y a soixante ans l'ouverture des camps d'extermination*, éditions du Conseil scientifique de l'Université Charles de Gaulle-Lille 3, Lille, 2007, p. 99.

101. *Le J. S.*, n° 52, février 1937, p. 50.

sens¹⁰². En 1937, c'était l'idée d'un plan de partage que défendait *Le J. S.* et d'une confédération comprenant un État juif aux côtés de l'Irak et de la Syrie¹⁰³. Peut-être Camhy et ses amis ne sont-ils plus alors en mesure d'être des acteurs effectifs dans le jeu diplomatique, des « médiateurs » de terrain, comme ils revendiquaient de l'être à l'étape précédente ? Ils se considèrent néanmoins toujours en état d'être des forces de proposition et en ce sens des intercesseurs. Sur ce plan, la rédaction ne se contente pas de témoigner et de polémiquer. Les critiques s'accompagnent toujours de la présentation de propositions et d'une stratégie sépharadiste, sinon indépendante du courant sioniste, du moins spécifique.

Il est une autre accroche qui relève de la continuité par rapport à la Conférence balkanique et aux orientations fondatrices de la Confédération.

Défense et soutien aux migrants Sépharadim

Le 31 janvier 1938, le n° 58 du *J. S.* consacre un long papier à la situation des Juifs sépharades en Palestine : on y apprend que la population sépharade y compte 100 000 personnes, c'est-à-dire 20 à 25 % de la population juive totale, mais que le pourcentage des Sépharades dans les écoles et à l'université est bien inférieur et peu en proportion. Sur 11 enseignants universitaires, 1 seul est Sépharade et sur 731 étudiants, il n'y a que 17 Sépharades. La question scolaire apparaît et va relayer la question de l'immigration et de la colonisation dans le contentieux qui oppose les Sépharades au leadership ashkénaze du mouvement sioniste. Elle conservera une place majeure et une grande acuité dans la nouvelle série du *J. S.* dans les années soixante et davantage encore dans *Kol-Sépharad*. Ce point marquera une des caractéristiques de la presse sépharadiste, après la fondation de l'État d'Israël¹⁰⁴.

102. *Idem*, n° 51, mars 1937, p. 21-22.

103. Sous le titre « Le problème palestinien », un post-scriptum précise : « L'idéal serait la constitution d'une Confédération composée des pays suivants l'Irak, la Syrie et la Palestine, cette dernière devenant état juif, mais c'est un problème très compliqué ne dépendant pas uniquement des Juifs et des Arabes », *Idem*, n° 64, sept 1938, p. 103. Voir l'écho de l'activité diplomatique déployée autrefois par des Sépharades et un « Aperçu historique des pourparlers judéo-arabes sur la Palestine après la déclaration Balfour », *Idem*, n° 59, fév. 1938, p. 24-25.

104. Le lien avec le mouvement sioniste ne fut jamais totalement rompu, ni les tentatives pour faire pression sur sa direction, ni la volonté d'y être représenté de façon spécifique. Sous le titre « La Confédération universelle des Juifs sépharadim, Comité central de Jérusalem »,

4.6 En 1938 : le sursaut ou la fin du recentrage ?

Dans la période ultime qui va de 1938 à la Déclaration de guerre, *Le J. S.* et la Confédération amorcent une tentative de prise en charge collective du sort des Juifs d'Allemagne et d'Italie, et particulièrement des Juifs de Hambourg qui a été étudiée de façon très éclairante par Michaël Halévy. Cette tentative fit long feu. La réunion de la Confédération lors de sa Conférence de mai 1938 à Amsterdam, sous la pression directe des événements (nous sommes peu avant les accords de Munich et la Nuit de Cristal), de par son caractère transnational, fournit le cadre d'une initiative particulière. D'après Michaël Halévy :

In a number of articles for the journal "Le Judaïsme Sépharadi" O. Camby described this aid in detail : The tasks of the committee are as follows : to set a commission to investigate the situation of Sephardic refugees who have had to leave Germany and Italy; to undertake negotiations with governments to obtain permission for refugees to enter these countries; to create a special fund; to enable emigration to Dutch Guyana.

The lack of concrete results at the Amsterdam Conference led to the increasingly widespread view among the members of the Union Universelle des Communautés Séphardites that something must be done for the Austrian and German Sephardim urgently. So, in 1939 they decided to set up a commission to examine the situation of Sephardim who had had to leave Germany and Italy. They tried desperately to find countries which would grant them asylum. But the community representatives pointed out again and again that the idea of emigration was a special problem for Sephardim because they were too unaware of the threat to their existence. After all, they had always lived peacefully and unmolested in their adopted countries since their exile from Spain in 1492¹⁰⁵.

voir les sous-titres très parlants : « La crise et les Sépharadim palestiniens » ; « Immigration ; tentative d'organisation ; Colonisation agricole et urbaine », *Idem* n° 3, oct. 1932, p. 50-52. Et en 1936, participation au 1^{er} Congrès juif mondial à Genève, pour le compte du séphardisme, malgré la sorte *holà* prononcé à la Conférence de Londres.

105. Michaël Studemund Halévy, art. cit, p. 61-82 : référence électronique pour sa version anglaise, <<http://www.sefarad.org/publication/lm/034/3.html>>. Concernant l'histoire de la Confédération, cet article ne remonte qu'à la conférence londonienne de 1935 : il ne traite

En réalité, la Confédération ne peut prétendre intervenir que si elle prend appui sur ses réseaux. Ceux-ci étaient trop fragiles, trop peu reliés aux diverses diplomaties nationales des pays européens (sans compter que celles-ci ne prêtèrent nullement d'attention prioritaire au sort des populations juives) pour que ces démarches aient la moindre chance d'aboutir. Toutefois l'entreprise elle-même, associant Sépharades Français et Anglais dans une même tentative, fait sens. Le temps était venu pour la fin du recentrage et une intervention commune. Car les stratégies diplomatiques de ces pays ne divergeaient plus désormais comme en 1935. Et Paul Goodman, O. Camhy et le grand rabbin Ovadia s'associèrent pour un même appel de soutien aux Alliés, à la France et à l'Angleterre et au monde démocratique lancé au nom des sièges de la Confédération de Paris et de Londres. Il fut lu à la synagogue rue Saint-Lazare et évoqué lors de la dernière réunion du Conseil de la Cultuelle parisienne¹⁰⁶. A partir de septembre 1938, le « chemin de fer » tripartite initial, réparti sur trois rubriques, qui donnait la première place à « l'Actualité » donc au cri d'alarme, réapparut... jusqu'au dernier numéro en date d'avril 1940.

5. LE LEGS DU *JUDAÏSME SÉPHARADI*

5.1 Transterritorialité réticulaire versus temporalités

Une publication témoigne non seulement par ses dires propres, mais aussi par ses mutismes. On remarquera qu'à chaque fois qu'il y eut une prise de parole indépendante d'une incidence quelconque de la part d'un des prometteurs du *J. S.*, qu'elle nous choque ou que l'on y adhère, c'est qu'il s'était trouvé une base d'appui, dans leurs propres réseaux, hors du tissu national et social français et bien évidemment du Foyer national juif

donc pas du rôle des acteurs installés à Paris depuis 1932 au moment du lancement du *J. S.* ; Voir aussi Corry Gutstadt, *op. cit.*, p. 151-156.

106. Titres de quelques articles : « Sur le problème des réfugiés sephardim » ; « L'antisémitisme continue » ; « Contribution des Juifs sephardim ; Londres [la question] des fonds pour les réfugiés allemands aux côtés d'un article sur « Le sens de la Révolution française », *Le J. S.*, 1939, p. 36, 39, 53, 100 – et enfin un appel de soutien aux alliés « Pour la France et l'Angleterre ! » p. 105.

(puisque la constitution d'une section palestinienne de la Confédération n'est annoncée par *Le J. S.* qu'en 1938. Auparavant, il avait été impossible de la mettre sur pied, malgré les nombreux relais qui s'y trouvaient). Nous pensons à l'action du grand rabbin Ovadia pour ses liens avec les notabilités juives italiennes, en pleine période fasciste, qui favorisèrent l'adhésion des communautés de Rome puis d'Italie à la Confédération, tout autant qu'à la virulente prise de position de Salvator Abravanel contre l'antisémitisme, qui s'appuyait largement sur son réseau militant du *Bn'ai brit* (la Béné-Bérith, suivant l'orthographe locale) en Égypte, mais aussi philanthropique¹⁰⁷ ; on peut aussi penser à Moïse de Picciotto pour ses liens avec les institutions sépharades de Palestine ou à Ovadia Camhy pour les relais établis au Moyen-Orient. On n'oubliera pas que William Oualid, juriste reconnu dans les cercles intellectuels français, spécialiste de la question de l'immigration, ne pliera pas devant le cadre nationaliste de collaboration pétainiste et refusa le moment venu de patronner l'UGIF¹⁰⁸.

Le réseau transterritorial sépharadiste des années trente se fondait sur les réseaux personnels établis par ces notabilités. Ce n'était pas le cas de *Menorah*, dont le programme s'inscrit d'emblée dans des cadres territoriaux définis, qu'il s'agisse de l'hexagone ou de la Palestine, même si la création culturelle qui s'élabora dans cette revue et dont elle rendit compte (soit en publiant les œuvres elles-mêmes, soit en publiant des analyses) dépassa ces cadres préexistants. *Menorah* cherchait à contribuer au « Réveil juif », *Le J. S.* à celui du séphardisme comme entité distincte. La première publication prit appui, en mobilisant des écrivains, sur une tradition littéraire d'expression française, contribuant à formuler une nouvelle identité culturelle alors que *Le J. S.*

107. Voir la série d'articles présentés sous le chapeau général et significatif de « Sous le signe de Fouad 1er, pour une coopération intellectuelle judéo-arabe » ; « Notre action en Égypte : activité et conférence » (signé S. Abravanel) ; La communauté juive du Caire : ses œuvres principales » (signé Sphinx), *Le J. S.*, 1933, n° 8, p. 120-126.

108. Il ne peut y avoir aujourd'hui moins que jamais, proclamait-il, de balance entre les intérêts matériels et l'honneur. Le Consistoire ne peut en aucun cas et sous aucune forme s'associer à l'œuvre de Vichy parce que ce serait s'associer à une loi qu'il désavoue. Il doit interdire à ses membres, sous peine de révocation, de devenir administrateurs de l'organisation nouvelle l'UGIF. Connaissance de ces décisions et de leurs motifs doit être donnée au Gouvernement », Georges Wormser, Français Israélites, Une doctrine, Une tradition, Une époque, Éditions de Minuit, Paris, 1963, p. 147-148 ; Maurice Rajsfus, Sois juif et tais-toi, EDI, Paris, 1981, p. 311.

cherchera dans la tradition littéraire, philosophique et historique passée du séphardisme la justification de sa raison d'être. Tandis que *Menorah* est un creuset d'élaboration d'un sionisme culturel qui s'est prolongé jusqu'à nos jours, *Le J. S.*, même quand il s'agit de créations, est tourné, non vers des formes neuves, mais vers des formes anciennes remaniées et réactivées. (Nous avons cité au début de cet article le cycle de *Goha le simple*, nous pourrions nous référer à l'œuvre littéraire d'Abraham Navon ou de Camhy ainsi qu'à de nombreux comptes rendus où le roman de mœurs est privilégié – forme de passage du conte vers un récit qui est une forme de conte de par sa morale intemporelle). La notion de modernité n'y apparaît que comme une échappée pour se confronter à un passé antérieur qui ne cesse lui-même de se reconfigurer. le véritable ancrage que ces Sépharades ont cherché à reconstituer fut celui, transnational, de leurs réseaux ancestraux. Il ne s'agit donc pas à notre sens uniquement et toujours prioritairement de rivalités additionnées dans le temps court entre groupes ashkénazes et sépharades, entre sionistes et non sionistes, entre consistoriaux et séparatistes, entre les différentes coagulations au sein des communautés,. Il s'agit du rapport particulier entretenu sur la très longue durée par ce monde transnational à l'espace qui le constitue et c'est ce dernier qui donne au *J. S.* son souffle parfois, du moins son inspiration originale. Alors que *Menorah* s'est voulu un acteur d'un moment spécifique de l'histoire du peuple juif. *Le J. S.* se veut le vecteur du temps long de l'histoire sépharade.

5.2 Constitution d'un territoire culturel

Dans *Menorah*, sans être dénuées d'une intentionnalité politique, les rubriques culturelles avaient acquis, alors que Camhy (restant membre du comité de rédaction) en avait quitté la direction. progressivement la toute première place sous la direction de Gustave Kahn. Ce ne fut pas exactement le cas dans les premiers numéros du *J. S.* qui naquit à quelques mois de la prise de pouvoir de Hitler. Ultérieurement, cependant ces rubriques culturelles, placées en deuxième position dans les sommaires, prirent de plus en plus de place par rapport à l'actualité. Cette orientation restera notable jusqu'à la fin de la parution de la revue. Associées à des comptes rendus d'activités mondaines et au projet de formation d'une élite sépharade, elles deviennent,

au cours des années trente, à mesure qu'on s'achemine vers la guerre et la tragédie finale, et avant le sursaut de l'avant-dernière heure, le cœur de la revue. À caractère principalement historique, les articles dénotent d'une certaine impuissance (ainsi les études des guerres de religion ou du rôle de l'Inquisition comme armes contre le nazisme). On se souviendra que *Le J. S.* était né initialement comme une composante, spécifique et contestataire, du mouvement sioniste et s'était même fixé l'objectif de devenir à l'instar de ce mouvement un mouvement de masse¹⁰⁹. Le cadre initial comportait donc une dimension idéologique et politique active. Mais en fait, le projet d'ensemble du *J. S.* ne prit forme et ne perdura qu'au prix de plusieurs ajustements.

Si l'on s'en tient à la formule adoptée pour la nouvelle série après-guerre, il se marque alors par une volonté de « vulgarisation » (Il est indiqué en couverture « Revue de vulgarisation de la culture juive » par euphémisme probablement, c'est-à-dire en réalité de propagation de la culture sépharade). Il s'agit de mettre à la portée du monde sépharade et de son encadrement des connaissances engrangées ailleurs dans le cadre du grand mouvement d'émancipation intellectuelle de la *Haskala* pour permettre son appropriation. Dans la foulée d'une option historicisante, la toute première place est donnée à la dimension d'un passé collectif des Juifs d'Espagne pour constituer une assise culturelle face au monde ashkénaze prédominant et favoriser l'affirmation de son pendant sépharade. C'est l'histoire qui vient encadrer prioritairement les revendications nationalitaires de ce courant, les Arts et les Lettres contribuant à lui conférer un lustre supplémentaire. L'affirmation linguistique et l'étude philologique sont laissées totalement à l'arrière-plan, du moins dans les années trente.

Le primat revient alors totalement à la dimension historique sur le champ linguistique. On peut s'étonner que l'unique grand papier consacré dans *Le J. S.* au judéo-espagnol, de la plume d'un grand défenseur et fin connaisseur du « ladino » comme l'était Sam Lévy, s'inscrive exclusivement dans une perspective historique. Sam Lévy s'insurge contre un jugement de Meier Kayserling, auteur de la *Biblioteca española portuguesa-judaica*, qui

109. « [Inaugurant] une nouvelle ère de réveil des masses sépharadites », Conférence des Juifs sépharadim..., *op. cit.* p. 14.

avait qualifié la langue judéo-espagnole de « jargon nommé ordinairement ladino » : « Un dialecte passe encore mais un jargon ! [...] Il n'est pas allé voir. Il a parlé des juifs orientaux par ouï dire, ce qui est très grave pour un historien ».

Sam Lévy reproduit des témoignages anciens qui valorisent les origines castillanes de cette langue pour la placer, dans la seconde partie de l'article, sous l'égide de maîtres ouvrages de la littérature d'expression judéo-espagnole, à l'exclusion de toute étude philologique de la langue écrite ou d'exemplifications par des emplois vernaculaires contemporains¹¹⁰.

5.3 Construction de l'historicité séphardiste à partir d'un espace en réseaux

Ce territoire culturel, privilégiant la matière historique, se constitue à partir d'une géographie qui valorise des héros quintessenciels. C'est une histoire véritablement fondée sur une cartographie ponctuée par les hommes qui ont porté les âges d'or du séphardisme. Tel est le legs du J. S. Il n'est que de se référer à la recension des articles établie par I. S. Révah, futur professeur au collège de France, pour le comprendre. Sans être tout à fait exhaustive, cette longue liste de quelque soixante-quatre références nous montre, par-delà la stature des personnages, la construction d'une histoire à partir d'un vaste espace en réseaux. Nous ne prendrons ici que quelques exemples des plus classiques, en sachant que les témoignages et échos de la vie des communautés peuvent compléter le tableau de ce qui appartient désormais pour nous à l'histoire, pour exemple ceux concernant Sarajevo, Belgrade, le Caire, Alep, Paris ou Jérusalem. Ainsi sont répertoriés les articles consacrés à Maimonide ou à Hasdaï Ibn Chaprout référés à Cordoue, les Camondo à Istanbul, Ibn Nagrella à Grenade, les Juifs d'Italie ou du Maroc à leur propre espace, Isaac Abravanel ou Léon l'Hébreu, son fils, à l'Espagne et à l'Italie... Tolède, Saragosse, Porto, Alep et sa communauté au XX^e siècle, de

110. Sam Lévy, « Grandeur et décadence du ladino (le rôle des Juifs de Salonique) », *Le J. S.*, 1934, n° 22, p. 112 et sq et n° 23 p. 144-146. Cette mise en perspective se conclut par le souhait que l'étude du ladino se développe à l'avenir, aux côtés du yiddish, dans le cadre de l'université hébraïque. Pour une approche linguistique, voir l'article (bref mais intéressant) de I. S. Révah concernant la thèse de Mrs C. M. Crews, « Recherches sur le judéo-espagnol dans les pays balkaniques », *Société de publications, romanes et françaises*, tome XVII, Paris, E. Droz, 1935, *Le J. S.*, 1938, n° 58, p. 27.

même Sarajevo, Belgrade, mais aussi la communauté d'Amsterdam au temps de Spinoza, l'AIU à Salonique, etc. Nous laisserons le dernier mot à Israël S. Révah qui, en présentant un compte rendu des parutions du *J. S.*, en 1939 affirmait : « *Le Judaïsme sépharadi*, sans être à proprement parler une revue scientifique, consacre de nombreuses études à l'apport culturel du judaïsme sépharadi. La recension de ces articles rendra peut-être quelques services¹¹¹ ».

111. Georges Cirot, Camille Pitoulet, R. Vaillant, I.-S. Révah « Chronique. », *Bulletin Hispanique*. t. 41, n° 3, 1939. p. 282-304.